



HAL
open science

Les trésors ecclésiastiques du haut Moyen Âge et leur constitution. Éclairage à travers deux exemples helvétiques : Saint-Maurice d'Agaune et Sion

Daniel Thurre

► **To cite this version:**

Daniel Thurre. Les trésors ecclésiastiques du haut Moyen Âge et leur constitution. Éclairage à travers deux exemples helvétiques : Saint-Maurice d'Agaune et Sion. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1996, Les trésors de sanctuaires, de l'Antiquité à l'époque romaine, VII, pp.43-81. hal-02911617

HAL Id: hal-02911617

<https://hal.science/hal-02911617>

Submitted on 4 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les trésors ecclésiastiques du haut Moyen Âge et leur constitution. Éclairage à travers deux exemples helvétiques : Saint-Maurice d'Agaune et Sion

par Daniel THURRE

Recherches publiées et exposé des données

La présente contribution aborde la problématique de la constitution des trésors d'église au cours du haut Moyen Âge, avec les exemples de Saint-Maurice et Sion, en Valais. Une étude moins complète, portant pratiquement le même titre et développée différemment, a été publiée par le Centre Européen d'Art et de Civilisation Médiévale de Conques en 1994, pp. 77-89¹. Les rares synthèses existant à ce jour sur la question – outre les ouvrages récapitulatifs sur l'art en Suisse et en Valais² – sont un compte-

¹ *Les trésors ecclésiastiques et leur constitution. Éclairage à travers deux exemples helvétiques : Saint-Maurice et Sion*, dans *Trésors et routes de pèlerinages dans l'Europe médiévale (Actes de la table ronde des 25-28 mai 1993)*. Publication du Centre Européen d'Art et de Civilisation Médiévale de Conques, Conques, 1994, p. 77-89. – Le texte proposé ici est basé sur la conférence donnée l'université de Paris X - Nanterre, le 5 février 1994.

² Par exemple : Samuel Guyer, *Die christlichen Denkmäler des ersten Jahrtausends in der Schweiz*, Leipzig, 1907, p. 59-63 et p. 102-115. – Marius Besson, *Antiquités du Valais*, Fribourg, 1910, p. 18-47 ; *id.*, *Nos origines chrétiennes. Étude sur les commencements du christianisme en Suisse romande*, Fribourg, 1921. – Adolf Reinle, *Kunstgeschichte der Schweiz (Erster Band)*, Frauenfeld, 1968, p. 234-244. – Les monographies sur le trésor de Saint-Maurice seront considérées plus loin (note 37). – Nous ne faisons que citer la thèse dactylographiée d'Erwin Marguiles, *Der Schatz von*

rendu de visite en 1890, la communication d'Otto Homburger en 1951 au colloque *Art du haut Moyen Âge dans la région alpine*, et celle du Chanoine Jean-Marie Theurillat, l'année suivante, au *Congrès archéologique de France*, ainsi qu'un bilan posé par Rudolf Schnyder en 1979³. Quelques reliquaires ont été intégrés dans une publication portant sur les témoignages archéologiques du début de la chrétienté en milieu alpin⁴. Les études historiques

St-Maurice. Zelleneinlage und Zellschmelz in einem Klosterschatz des frühen Mittelalters (Inaugural Dissertation Wien ; thèse n° D. 2.954.), Wien, 1932. Il s'agit d'une étude de qualité moyenne, essentiellement descriptive et comparative, à la bibliographie très lacunaire. L'auteur, en étudiant le vase de sardonix, le coffret de Teuderic et l'aiguière, propose un panorama des formes, de leur symbolique et de leur évolution.

³ Ferdinand de Mély, *Visite aux trésors de Saint-Maurice d'Agaune et de Sion*, dans *Bulletin archéologique de la Commission des Travaux Historiques*, 1890, p. 375-392. – Otto Homburger, *Früh- und Hochmittelalterliche Stücke im Schatz des Augustinerchorherrenstiftes von Saint-Maurice und in der Kathedrale zu Sitten*, dans *Actes du III^e Congrès international pour l'étude du haut Moyen Âge*, sept. 1951, Lausanne, Olten, 1954, p. 339-353. – Jean-Marie Theurillat, *Le trésor de Saint-Maurice d'Agaune*, dans *Congrès archéologique de France, CX^e session tenue en Suisse romande en 1952*, Paris, 1953, p. 258-269. – Rudolf Schnyder, *Kunst und Kunsthandwerk*, dans *Ur- und Frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz IV, Das Frühmittelalter*, Basel, 1979, p. 175-184.

⁴ Wolfgang Müller, *Archäologische Zeugnisse frühen Christentums zwischen Taunus und Alpenkamm*, dans *Helvetia Archaeo-*

et archéologiques de type monographique sur le haut Moyen Âge suisse ne sont pas légion non plus⁵. Si le catalogue des authentiques⁶ et des tissus enfermés dans les reliquaires a été dressé, il n'est malheureusement plus possible de savoir précisément dans quel reliquaire chacun d'entre eux se trouvait. En effet, lorsqu'Ernst Alfred Stückelberg procéda à leur ouverture et à la reconnaissance des reliques en 1922 et 1923, il ne s'est intéressé qu'aux fragments d'étoffes les plus importants et n'a pas dressé de procès-verbal précis⁷.

Notre étude est le bilan provisoire d'un projet soumis au Fonds national suisse de la recherche scientifique, sous le titre : *De constitutione thesaurorum alpinorum : Agauni, Monte Jovis, Seduni, Curiaë*. Entreprendre l'étude ap-

logica 65/66, 1986, p. 3-77. – Voir aussi, pour le milieu alpin : Ludwig Pauli, *Die Alpen in Frühzeit und Mittelalter*, München, 1980.

⁵ Pour les plus importantes : Heinrich Müller & Iso Müller, *Frühes Christentum im schweizerischen Alpenraum*, Einsiedeln, 1967. – Rudolf Moosbrugger-Leu, *Die Schweiz zur merowingianer Zeit*, Bern, 1971, 2 Bd. – Max Martin, *La Suisse du haut Moyen Âge. De la fin de l'époque romaine à Charlemagne*, Berne, s. d. (vers 1976). – Parmi les études historiques récentes englobant le territoire helvétique du haut Moyen Âge, citons : Laetitia Boehm, *Geschichte Burgunds*, Stuttgart, 1979. – Ian Wood, *The Merovingian Kingdoms, 450-751*, New York, London, 1994.

⁶ Albert Bruckner, *Chartæ latinæ Antiquiores*, Part. I, *Switzerland*, Lausanne-Olten, 1954, p. 30-38 ; Part II, *Switzerland*, Lausanne-Olten, 1956, p. 132-133.

⁷ Ernst Alfred Stückelberg, *Unveröffentlichte Walliser Gewebefunde*, dans *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde* XXVI – 2-3, 1924, p. 95-115. – Pour les tissus valaisans, voir encore : A. F. Kendrick, *Early Textiles in the Canton Valais*, dans *The Burlington Magazine* XLV, 1924, p. 125-131. – Brigitta Schmedding, *Mittelalterliche Textilien in Kirchen und Klöstern der Schweiz*, Bern, 1978. – Pour l'enrichissement des trésors en tissus au cours du haut Moyen Âge : E. Sabbe, *L'importation des tissus orientaux en Europe occidentale au haut Moyen Âge (IX^e et X^e siècles)*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 14-2, 1935, p. 811-848.

profondie de l'ensemble de ces trésors s'inscrit dans le prolongement d'une recherche bibliographique menée à bien en 1987 et d'une thèse de doctorat sur l'atelier roman d'orfèvrerie de l'Abbaye de Saint-Maurice, publiée en 1992⁸. Nous nous limitons ici la constitution des trésors ecclésiastiques au cours du premier millénaire, raison pour laquelle le trésor alpin du Grand-Saint-Bernard n'est pas inclus dans cette étude⁹.

Le cadre géographique du lieu de conservation des objets qui vont nous intéresser se confine au Valais¹⁰, avec le centre épiscopal de Sion et la royale Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Ces deux villes, ainsi que Martigny – cité épiscopale à l'époque paléochrétienne –, ont fait preuve d'une grande vitalité au sein du jeune diocèse alpin. La particularité du territoire qui constitue la Suisse politique actuelle est liée à des composantes historiques.

⁸ Daniel Thurre, *Richesses des "Parents pauvres". Remarques bibliographiques à propos du trésor de Saint-Maurice*, dans *Nos monuments d'art et d'histoire* 3, 1987, p. 413-430 ; *id.*, *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'Abbaye de Saint-Maurice*, Sierre, 1992. – Pour une bibliographie de base relative aux trésors d'église, voir : Benedetta Montevecchi & Sandra Vasco Rocca, *Supplettille ecclesiastica (4. Dizionario terminologico)*, Firenze, 1988, p. 451-466.

⁹ Il ne renferme en effet que des objets postérieurs au XII^e siècle. – Bibliographie : Lucien Quaglia, dans cat. exp. *Art Valaisan dans les paroisses du Saint-Bernard*, Martigny, 1964, p. 41-45. – Daniel Thurre, *L'Hospice du Grand-Saint-Bernard, son église, son trésor* (Guide de monuments suisses SHAS, série 56, n^o 556/557), Berne, 1994.

¹⁰ Inclure le trésor de la cathédrale de Coire (canton des Grisons) nous mènerait trop loin ; nous proposons cependant une brève bibliographie : Emile Molinier, *Le trésor de la cathédrale de Coire*, Paris, 1895. – Erwin Poeschel, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Graubünden*, dans *Kunstdenkmäler / KDM GR* Bd VII, Basel, 1948, p. 147-198. – Luzi Dosch, *Das Dommuseum in Chur* (*Schweizerische Kunstführer*, série 43, n^o 422), Berne, 1988.

Ses contrées avaient été envahies par quatre tribus germaniques : les Burgondes, les Francs, les Alamans et les Lombards¹¹. Celles-ci se sont mélangées aux indigènes, celtes et rhétiques. Les frontières linguistiques reflètent encore cette occupation. La géographie ecclésiastique – soit la répartition des diocèses, archevêchés et de leurs pouvoirs respectifs – s'avère vitale pour une compréhension globale de la problématique. L'Église primitive et le haut Moyen Âge suisses relèvent directement de l'héritage romain. Ce phénomène ressort lorsqu'on se penche sur les anciens évêchés de Martigny, Coire (aux débouchés des cols alpins), Genève, Avenches, Augst et Windisch (sièges épiscopaux sur les principales voies romaines reliant le Rhin et l'Allemagne du sud). La Suisse centrale et orientale, éloignée des grandes voies et moins peuplée, ne voit par contre l'établissement d'aucun siège épiscopal. Les diocèses dépendaient anciennement de métropoles extérieures : Vienne-en-Dauphiné pour Genève, Besançon pour Bâle et Lausanne, Mayence pour Coire et Constance, la Tarentaise pour Sion, et Milan pour les parties italo-phones.

Nous proposons au lecteur quelques points de repères chronologiques¹² :

¹¹ Pour l'Europe des invasions une lecture s'impose : Philippe Verdier, *Historical Survey*, dans *Arts of the Migration Period in the Walters Art Gallery* (by M. C. Ross), Baltimore, 1961, p. 121-173 (nombreuses sources mentionnées).

¹² Orientation bibliographique : Jean-François Bergier, *Le cycle médiéval : des sociétés féodales aux Etats territoriaux*, dans *Histoire et Civilisation des Alpes* Vol. I, Lausanne, 1980. – François-Olivier Dubuis & Antoine Lugon, *Les premiers siècles d'un diocèse alpin : recherches, acquis et questions sur l'évêché du Valais*, dans *Vallesia* XLVII, 1992, p. 1-61 ; *id.*, (2^e partie), *Les cadres de la vie chrétienne locale jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, dans *Vallesia*

En 451 : premier évêque mentionné à Coire – en 515 : fondation de l'Abbaye de Saint-Maurice par saint Sigismond – dès 585 au plus tard, le siège épiscopal valaisan n'est plus à Martigny, mais à Sion – en 612 : fondation de Saint-Gall – en 1049, saint Bernard édifie le premier bâtiment au Mont Joux, qui fut occupé par des chanoines réguliers à partir de la fin du XII^e siècle – au milieu du XI^e siècle : premiers documents attestant l'existence d'un Chapitre à Sion – en 1168 : document relatif à deux résidences Chapitre / Evêché, à Sion.

Le plus ancien inventaire connu de trésor d'église dans l'arc alpin remonte au milieu du X^e siècle et est conservé à Coire ; Disentis en possède également un de cette époque (vers 940)¹³. Le premier inventaire connu du Chapitre de Sion remonte à 1364 seulement, et celui de Saint-Maurice entre 1550 et 1572, sous l'abbatit de Jean V Milès¹⁴. Les témoignages visuels relatifs aux pièces du trésor de Saint-Maurice sont rares – et inexistant pour

XLVIII, 1993, p. 1-74. – François Huot, *L'ordinaire de Sion. Etude sur sa transmission manuscrite, son cadre historique et sa liturgie*, Fribourg, 1973. – Lucien Quaglia, *La Maison du Grand-Saint-Bernard*, Aoste, 1955. – Hans-Rudolf Sennhauser, *L'Eglise primitive en Suisse et le haut Moyen Âge*, dans *Archeologia* 66, janvier 1974, p. 18-33.

¹³ Bernhard Bischoff, *Mittelalterliche Schatzverzeichnisse (erster Teil) : Von der Zeit Karls des Grossen bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts*, München, 1967. – A. von Castelmur, *Die ältesten Verzeichnisse des Churer Domschatzes*, dans *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, 1927, p. 153-154.

¹⁴ Sion, Archives du Chapitre, *Liber II Ministerialiae* (codex de 436 pages) ; inventaire aux pages 117 et ss. – Saint-Maurice, AASM tir 64, n°12, 330 x 110 mm (4 volets). – Le premier inventaire de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard remonte à 1419 : AGSB n°1159 ; cahier sur papier, 10 folios, 300 x 215 mm.

Sion. Aucune gravure représentant le trésor de l'abbaye ne nous est parvenue, comme c'est le cas pour les trésors de la Sainte-Chapelle ou de Saint-Denis, publiées par Dom Félibien en 1706. Les premières illustrations du trésor de l'abbaye sont celles de Ludwig Vogel (un dessin au crayon de 1820, conservé au Musée national suisse à Zurich [fig. 1]) et de Jean-Daniel Blavignac, publiées dans son *Histoire de l'architecture sacrée* de 1853.

Si l'étude d'objets aujourd'hui disparus, mais connus grâce aux inventaires ou à des dessins s'avère intéressante¹⁵, l'histoire des objets du premier millénaire parvenus dans des fondations postérieures à l'an Mil – comme c'est le cas à Beromünster – pourrait aider à mieux cerner les aléas de la constitution des trésors¹⁶.

Les trésors religieux ont été, on le sait, relativement bien conservés, si l'on pense au

sort des trésors laïcs¹⁷, souvent refondus en temps de guerre, pillés et réutilisés à d'autres fins. Bon nombre de trésors ecclésiastiques furent cependant dépouillés : celui de Genève fut ravagé à la Révolution française, celui de Lausanne pris par les Bernois pour être fondu, et celui de Bâle se trouve actuellement dispersé dans divers musées. Les guerres de religion, ainsi que la Révolution de 1789, ont causé d'innombrables dommages. En Valais, les problèmes de conservation les plus sérieux se sont posés aux XVIII^e et XIX^e siècles : à Sion, le Chapitre a dû contribuer aux besoins des troupes françaises en livrant des pièces d'orfèvrerie¹⁸. En 1848, des luttes politiques ébranlèrent le Valais et permirent l'avènement des Radicaux et la sécularisation des biens du clergé. Trois ans plus tard, un plat d'évangélique, aujourd'hui conservé au Victoria & Albert Museum, quittait le trésor du Chapitre sédunois¹⁹. L'Abbaye de Saint-Maurice, en cette période troublée, dut mettre son trésor en lieu sûr, et, une autre fois, le cacher chez l'habitant²⁰.

¹⁵ Voir surtout : Mgr Ch. Dehaisnes, *Documents et extraits divers concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois, le Hainaut, avant le XV^e siècle*, Lille, 1886. – Ferdinand de Mély, *Bibliographie générale des inventaires imprimés*, Paris, 1892-1895, 3 Vol. – Emile Lesne, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France T. III : L'inventaire de la propriété, Eglise et trésors des églises du commencement du VIII^e à la fin du XI^e siècle*, Lille, 1936.

¹⁶ Au milieu du X^e siècle, Bero, comte de Zürich, de Thurgovie et d'Argovie aurait fondé le Chapitre de chanoines de Beromünster, dans le canton de Lucerne (le premier document se référant au lieu date de 1036). Le trésor de la collégiale peut s'enorgueillir de posséder une riche collection d'œuvres sacrées, avec des objets du haut Moyen Âge au baroque tardif. Mentionnons le coffret-reliquaire de *Warnebertus*, de la deuxième moitié du VII^e siècle, ainsi qu'un diptyque d'ivoire de la renaissance carolingienne représentant Pierre et Paul. – Adolf Reinle, dans *KDM Luzern IV*, Basel, 1956, p. 74-110. – Pour le reliquaire : Günther Haseloff, *Das Warneberus-Reliquiar im Stiftsschatz von Beromünster*, dans *Helvetia Archaeologica* 57/60, 1984, p. 195-218.

¹⁷ Pierre Riché, *Trésors et collections d'aristocrates laïques carolingiens*, dans *Cahiers archéologiques* 22, 1972, p. 39-46.

¹⁸ Archives du Chapitre, Tir. 10 – 9/11 : *Borderaux des argents et effets en or et en argent livrés pour la contribution*.

¹⁹ Plat avec émaux de la fin du X^e siècle et travail repoussé de la fin du XII^e siècle. – Frauke Steenbock, *Der kirchliche Prachteinband im frühen Mittelalter*, Berlin, 1965, n°55, p. 140-141 ; Abb. 75. – Daniel Thurre, 1992 (voir note 8), p. 261-266.

²⁰ Edouard Aubert, *Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, Paris, 1872, p. 118-119.

Mise en contexte

C'est la fluctuation économique ou religieuse d'un centre spirituel qui permet avant tout la constitution d'un trésor, et les richesses accumulées sont liées à la prospérité et à la réputation de ce foyer. L'accumulation des dons permettait de faire des réserves pour une période moins florissante. Le fait que plusieurs objets soient réunis en un même endroit, même s'ils présentent quelques similitudes stylistiques pour une période donnée, ne prouve pas une origine commune. Bien souvent, des objets isolés peuvent se révéler difficiles à situer dans le temps, tout comme dans un contexte stylistique (fig. 2). Si les objets du haut Moyen Âge sont, pour la plupart, des dons de souverains ou de pèlerins de condition plus modeste, à partir de l'époque carolingienne, la majorité des monastères avaient à disposition leur propre atelier d'orfèvrerie en vue de se pourvoir en objets liturgiques. En Suisse, le plus ancien nom de moine-artiste attesté est celui de *Tuotilo*, actif à Saint-Gall entre 850 et 913. Il fut architecte, sculpteur, peintre et musicien. *Tuotilo* est l'auteur des deux ivoires du *codex* 53 de Saint-Gall²¹.

Comme il ressort de l'*Introduction* au présent ouvrage par Jean-Pierre Caillet, le processus d'élaboration d'un trésor ecclésiastique est relativement bien connu. L'histoire des trésors d'église commence avec Constantin, lequel enrichit Rome de somptueux objets

d'orfèvrerie²². La double scène de l'offrande de Justinien et Théodora, sur les mosaïques de San Vitale, à Ravenne, témoigne de la munificence impériale envers l'Église²³. L'histoire de la constitution des trésors se poursuit aux époques des invasions et mérovingienne²⁴. L'importance de l'époque carolingienne est parfaitement mise en lumière par les œuvres conservées, tout comme par celles mentionnées dans les textes²⁵. Aux VIII^e et IX^e siècles,

²² Louis Duchesne, *Liber Pontificalis*, 3 Vol., Paris, 1890-1955. – Pour la constitution des trésors d'église, consulter : Charles Rohault de Fleury, *La Messe* Vol. IV, Paris, 1883, p. 145-153. – Georg Humann, *Zur Beurteilung mittelalterlicher Kunstwerke. Inbezug auf ihre zeitliche und örtliche Entstehung*, (*Studien zur deutschen Kunstgeschichte* Heft 26 ; 51 p.), Strassburg, 1928. – Bon texte introductif de M. Eschapasse, compte-rendu de l'exposition *Trésors des Eglises de France*, dans *Archeologia* 3, 1964, p. 79-83. – Pour les trésors païens : François Baratte, *Les trésors de temples dans le monde romain : une expression particulière de piété*, dans *Ecclesiastical Silver Plate in Sixth-Century Byzantium* (éd. S. A. Boyd & M. M. Mango), Washington, 1992, p. 111-121 (et cf. la nouvelle contribution de F. Baratte dans le présent volume, ci-avant).

²³ André Grabar, *Quel est le sens de l'offrande de Justinien et de Théodora sur les mosaïques de Saint-Vital*, dans *Felix Ravenna* fasc. 30 (LXXXI), 1960, p. 63-77.

²⁴ *Gesta Dagoberti*, dans *MGH Script. rer. merov.* 2, Hanovre, 1888, p. 396-425. – *Vita Eligii*, dans *MGH Script. rer. merov.* 4, 2, Hanovre, 1902, p. 634-761. – Wolfgang Fritz Volbach, *L'Europe des invasions*, Paris, 1967, p. 215-243. – Joseph Braun, *Die Reliquiare des christlichen Kultes und ihre Entwicklung*, Freiburg-im-Breisgau, 1940. – Marie-Madeleine Gauthier, *Les routes de la foi. Reliques et reliquaires de Jérusalem à Compostelle*, Fribourg, 1983.

²⁵ Emile Lesne, 1936 (voir note 15). – Bernhard Bischoff, 1967 (voir note 13). – Percy-Ernst Schramm & Florentine Mutherich, *Denkmale der deutschen Könige und Kaiser*, München, 1962. – Caecilia Davis-Weyer, *Early Medieval Art, 300-1150*, Ann Arbor, 1986. – Victor Heinrich Elbern, *Die Goldschmiedekunst im frühen Mittelalter*, Darmstadt, 1988, p. 14-20. – Hermann Dannheimer, *Goldschmiedearbeiten aus dem Besitz der Königin Theodelin*, dans cat. exp. *Die Bajuwaren*, 1988, p. 342-347. – Danielle Gaborit-Chopin, *Le trésor de Saint-Denis à l'époque carolingienne*, dans cat. exp. *Un village au temps de Charlemagne*, Paris, 1989, p. 69-

²¹ Johannes Duft & Rudolf Schnyder, *Die Elfenbein-Einbände der Stiftsbibliothek St. Gallen*, Beuron, 1984.

le culte des reliques – qui tenait au préalable un rôle déjà prépondérant – devient fondamental, exigeant ainsi toujours plus d'écrins précieux. Un nombre infime de ces joyaux est parvenu jusqu'à nous. La description de 831 de l'Abbaye de *Centula* (Saint-Riquier) mentionne, sur l'autel de l'église principale : *capsæ reliquiarum aureæ vel argentæ vel eburneæ XXX*, ce qui montre que les abbayes, à l'époque carolingienne, étaient déjà bien pourvues en reliquaires de toutes sortes²⁶ ! L'aura prestigieuse de Charlemagne lui fit attribuer la donation d'un nombre important d'œuvres d'art, datant parfois du XIII^e siècle et au-delà ! La connaissance des textes à l'origine de ces traditions permet généralement d'établir les rectifications qui s'imposent²⁷.

Saint-Maurice d'Agaune

L'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, en Valais, est le plus ancien monastère d'Occident encore actif²⁸. Le martyr de saint Maurice et de la légion thébaine, au début du IV^e siècle, a permis la christianisation de

l'Europe au nord de l'arc alpin. Sur place, après l'érection d'un sanctuaire et la fondation du monastère en 515 par le roi burgonde Sigismond, nombreux furent les pèlerins à venir rendre hommage à saint Maurice. Parmi les plus célèbres, il faut citer vraisemblablement Charlemagne, et – sans aucun doute – son petit-fils Charles le Chauve²⁹. Le passage de l'évêque de Tours, saint Martin, est le fruit d'une légende du XII^e siècle³⁰. Il y a lieu de relever un incident relativement surprenant qui se déroula vers 764. Chrodegang, archevêque de Metz, de retour de Rome, fit halte à Saint-Maurice avec des reliques de saint Gorgon, martyr. Des moines agaunois crurent pouvoir s'emparer de ces reliques durant la nuit. Lorsque le cortège quitta le monastère, Chrodegang constata que le coffre était vide. Il revint en arrière, mais ne put rien obtenir. L'évêque de Metz, consterné, se plaignit au roi Pépin, et revint, muni d'une autorisation spéciale³¹.

77 ; *id.*, *Les trésors de Neustrie du VII^e au IX^e siècle d'après les sources écrites*, dans *La Neustrie*, 1989, p. 259-293. – François Baratte et Catherine Metzger, *L'orfèvrerie christianisée*, dans *Naissance des arts chrétiens*, Paris, 1991, p. 306-315.

²⁶ *Chronicon Centulense* Lib. II, 10 (Hariulf, *Chronique de l'Abbaye de St. Riquier*).

²⁷ Maria Margaretha Werder, *Das Nachleben Karls des Grossen im Wallis*, Brig, 1977, p. 396-401. – Daniel Thurre, 1992, (voir note 8), p. 24-25 ; p. 88 ; p. 261. – Pour le testament de Charlemagne : Eginhard, *Vie de Charlemagne* (éditée et traduite par Louis Halphen), Paris, 1947, p. 95-101.

²⁸ Pour l'histoire de l'Abbaye au haut Moyen Âge : Jean-Marie Theurillat, *L'Abbaye de St-Maurice d'Agaune, des origines à la réforme canoniale (515-830)*, dans *Vallesia* IX, 1954, p. 1-128, surtout p. 85-121.

²⁹ Pour les sources, voir *infra* note 58. – Danielle Gaborit-Chopin, *Les trésors de Neustrie du VII^e au IX^e siècle d'après les sources écrites*, dans *La Neustrie*, 1989 (voir note 25), p. 260, relève que, dans le domaine des arts précieux "les règnes de Louis le Pieux et surtout de Charlemagne paraissent avoir été beaucoup plus favorables aux centres situés à l'Est, alors que celui de Charles le Chauve marque une étape décisive dans l'évolution des trésors de Neustrie, et ce en dépit de l'intensification des razzias normandes".

³⁰ Pèlerinage de saint Martin à Agaune (en vers) par Péan Gatineau. – Jacques Fontaine, *Supplice Sévère a-t-il travesti saint Martin de Tours en martyr militaire ?*, dans *Analecta Bollandiana* LXXXI, 1963, p. 55-56. – Olivier Roduit, *Saint Martin est-il venu à Agaune ?*, dans *Echos de St-Maurice* 1 / 1991, p. 68-70.

³¹ Le biographe de l'archevêque, le moine Jean de Gorze (+ 973) a montré la résolution de l'ecclésiastique, revenu sur les lieux, une hache à la main, pour défoncer l'autel. Le chroniqueur a probablement brodé sur le canevas d'un incident réel. – *MGH Scriptorum* T. X, Hanovre, 1852, p. 571, *Vita Chrodegangi*

En ce qui concerne la région prise en compte dans cette étude, nous possédons, par chance, un texte du milieu du V^e siècle, témoignant de la dévotion et de l'abondance d'offrandes auprès des tombeaux des martyrs. Eucher, évêque de Lyon, s'explique sur le récit de la *Passio* de saint Maurice dans sa Lettre à *Salvius*. De même que certains offrent aux saints martyrs des objets d'or ou d'argent, il veut offrir en leur honneur un ouvrage littéraire : *Itaque cum alii ex diversis locis adque provinciis in honorem officiumque sanctorum auri adque argenti diversarumque rerum munera offerant, nos scripta hæc nostra, si, vobis suffragantibus, dignantur, offerimus, exposcens pro his intercessionem omnium delictorum adque in posterum iuge præsidium patronorum semper meorum*³². Le vase hellénistique en sardonix, le coffret-reliquaire mérovingien de Teudéric, l'aiguière dite "de Charlemagne" ainsi qu'une bourse-reliquaire sont les seuls témoins subsistant de cette grande époque de l'histoire de l'abbaye (fig. 2). Si les détails concernant leur acquisition manquent, la qualité et la valeur de ces pièces de prestige permettent de conclure aux rangs importants, tant des donateurs que du bénéficiaire. Le monastère valaisan réunit, pour le premier millénaire, les trois racines de l'art médiéval : l'art antique, occidental et oriental. Mgr Marius Besson écrivait, en 1910, dans son ouvrage sur les *Antiquités du Valais* : "Parmi les cités de l'ancien royaume franc, il n'y en a peut-être aucune qui puisse présenter une

collection de reliquaires antérieurs à l'an Mil, comparable à celle qu'offre le Valais"³³.

L'abbaye, au début du VII^e siècle, reçut des rois mérovingiens le privilège de frapper monnaie (six monétaires répertoriés). Pour l'époque carolingienne, quelques oboles et deniers au temple stylisé sont attribués au monastère agaunois³⁴. Nous retrouvons une production monétaire à l'abbaye au XII^e siècle : on remit probablement en activité l'atelier déjà existant, car les deniers de 1140 reprennent les légendes des monnaies carolingiennes avec la croix et le temple stylisé.

Saint-Maurice est en relation avec deux "Staatssymbolik" : la Sainte Lance va jouer un rôle important en Germanie, dès le X^e siècle. Les seigneurs italiens offrirent en 922 la couronne royale à Rodolphe II, accompagnée d'une lance-reliquaire dans le fer de laquelle se trouvait enchâssé un clou de la vraie croix. Cette lance fut très vite assimilée à celle de *Longinus*. En 926, Rodolphe II dut remettre au roi de Germanie Henri I^{er} la Sainte Lance qui, par la suite, devint *lancea sancti Mauricii* et compta, dès la fin du X^e siècle, au nombre des insignes de l'Empire remis au roi lors de son investiture. Otton III, pour s'allier le duc de Pologne Boleslaw, lui remit une copie de la lance de saint Maurice³⁵. L'« anneau de saint Maurice » proviendrait de l'abbaye, où il au-

³² Marius Besson, 1910 (voir note 2), p. 18.

³⁴ Daniel Thurre, 1992 (voir note 8), p. 26-27.

³⁵ La lance est conservée au trésor des Habsbourg, au palais de la Hofburg, à Vienne – A. Hofmeister, *Die heilige Lanze, Abzeichen des alten Reiches*, Breslau, 1908. – Albert Brackmann, *Die politische Bedeutung der Mauritius-Verehrung*, 1937. – A. Bühler, *Die heilige Lanze*, dans *Das Münster*, Heft 3/4, 1963, p. 85-116.

Episcopi Mettensis. – Marius Besson, *Nos origines chrétiennes*, Fribourg, 1921, p. 97-98.

³² *Monumenta Germaniæ Historica Scriptores rerum Merovingicarum* III, Hanovre, 1896, p. 40.

rait été remis aux rois de Bourgogne, lors de leur couronnement. En 1250, Pierre de Savoie se le serait fait céder, et, depuis lors, tous ses successeurs se seraient transmis le pouvoir par la translation de l'anneau. Laurent Ripart, dans une brillante étude, a pu établir que l'intaille représentant saint Maurice à cheval était contemporaine de Sigismond, et que celui-ci, enterré à Saint-Maurice, fut certainement enseveli, comme tous les rois barbares, avec son anneau sigillaire : "il peut ainsi être tentant d'attribuer notre intaille à Sigismond. Il ne serait alors guère étonnant que l'abbaye royale de Saint-Maurice ait conservé l'anneau de son fondateur, dont elle entretint et diffusa le culte"³⁶.

Les plus anciens documents manuscrits conservés à l'abbaye datent de la seconde moitié du X^e siècle, ce qui laisse supposer la destruction totale des archives plus anciennes. On sait que le monastère fut dévasté vers 940. La bibliothèque, quant à elle, a été détruite lors d'un incendie en 1693.

Étude des objets liturgiques et reliquaires

– Vase de sardonix (haut. totale : 223 mm ; diamètre : 114 mm)

Le petit vase rituel est creusé dans un magnifique sardonix de couleur bleu et brun foncé, aux veines rose fumé, et bleu laiteux (fig. 3)³⁷. Il se compose de deux éléments dis-

tincts : la pierre et la monture, constituée d'un pied conique et d'un col. Cet objet antique, recouvert d'un bouchon de cire jusqu'au début de ce siècle, a longtemps servi comme reliquaire. La décoration des figures sculptées appartient à la période alexandrine des Ptolémées, soit à la grande tradition de la glyptique hellénistique du premier siècle avant Jésus-Christ. L'artiste a tiré habilement profit des effets de la pierre : les veines claires ont été réservées aux chairs des personnages, et les draperies ont été taillées dans la fraction foncée. Les figures composent une scène funéraire ou mythologique (fig. 4). La scène qui se développe sur le pourtour de l'objet montre une femme assise, qui se retourne vers une autre femme debout tenant un vase.

p. 151-156. – Edouard Aubert, 1872 (voir note 20), p. 151-157. – Jean-Jacques Berthier, *Le vase de sardoine ou le vase dit de saint Martin, à Saint-Maurice, en Valais*, dans *Revue Suisse Catholique* XXVI, Fribourg, 1895, p. 513-516. – Adolf Furtwängler, *Antiken Gemmen. Geschichte der Steinschneidekunst im klassischen Altertum*, Leipzig, Berlin, 1900, Bd. III, p. 339-341. – Pierre Bourban, *Les basiliques et les fouilles de St-Maurice (le mobilier de la Basilique de S. Theodore, du 3^e au 6^e siècle)*, dans *Indicateur d'Antiquités Suisses* 21, 1919, p. 97-108. – Paul Schatzmann, *Vase en sardonix monté sur cloisonné en or, à l'Abbaye de St-Maurice d'Agaune*, dans *Revue suisse d'art et d'archéologie (Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte / ZAK)* 7, Bâle, 1947, p. 1-22. – Erika Simon, *Die Portlandvase*, Mainz, 1957, p. 64-74. – Charles Picard, *La légende de Phèdre sur le vase d'onyx du trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, dans *Gazette des Beaux-Arts* 53, Paris, 1959, p. 193-214 ; *id.*, *Sur la situle historiée de Saint-Maurice d'Agaune*, dans *ZAK* 20, 1960, p. 1-7. – Karl H. Usener, *Zur datierung der Stephanusbursa*, dans *Miscellanea pro arte (Festschrift Hermann Schnitzler)*, 1965, p. 37-43. – Hans-Peter Bühler, *Antike Gefässe aus Edelsteinen*, Mainz, 1973, p. 51-53. – Hayo Vierck, *Werke des Eligius*, dans *Studien zur vor- und frühgeschichtlichen Archäologie, Festschrift für Joachim Werner* Teil II, München, 1974, p. 331-337. – Pierre Bouffard, *Saint-Maurice d'Agaune, Trésor de l'abbaye*, Genève, 1974, p. 66-71. – Gerda Schwarz, *Die Onyxkanne in Saint-Maurice d'Agaune*, dans *Helvetica Archaeologica* 85, 1991, p. 17-31.

³⁶ Laurent Ripart, *L'anneau de saint Maurice*, dans *Cahiers Lausannois d'histoire médiévale* 10 (*Héraldique et emblématique de la Maison de Savoie*), Lausanne, 1994, p. 45-91 ; hypothèse émise p. 54.

³⁷ Bibliographie sélective : Jean-Daniel Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du IV^e au X^e siècle dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Paris, Londres, Leipzig, 1853,

Le troisième personnage est un vieillard à longue barbe, assis, et s'appuyant de ses deux mains sur un bâton. Près de lui, une femme assise à terre le regarde, la tête ornée d'une couronne. Une autre figure féminine se tient debout et soulève de ses deux mains un glaive dans un fourreau. Au second plan, se trouve un trophée surmonté d'un casque. Le dernier groupe se compose de deux chevaux placés côte à côte. Il est possible de recenser plus de quinze interprétations iconographiques différentes de cette scène, aucune n'étant satisfaisante ! La plupart tournent autour du contexte d'Achille et de la guerre de Troie (Clytemnestre offrant un sacrifice à Diane, Agamemnon avec Iphigénie à ses pieds). Paul Schatzmann y voit une scène des funérailles d'Achille à Troie. D'aucuns y reconnaissent le retour d'Ulysse à Ithaque, avec Pénélope, la nourrice Eurycle et Ulysse déguisé en mendiant ; d'autres Achille à Scyros au milieu des filles de Lycomède. Adolf Furtwängler retient une tragédie d'Eschyle : Clytemnestre, effrayée par un songe, mande auprès d'elle Electre et la prie de porter une offrande sur la tombe d'Agamemnon ; pour les autres figures, il pense à la version perdue d'un drame latin, dans lequel Oreste dépose les armes sur la tombe de son père. Selon Charles Picard, il s'agirait d'une scène tirée de la légende de Phèdre, et l'on serait au palais de Thésée, peu après l'annonce de la mort d'Hyppolyte. Finalement, selon Erika Simon, l'artiste a représenté, en s'inspirant de Virgile, les rites d'une libation au tombeau de Marcellus, neveu et beau-fils d'Auguste. L'hypothèse iconographique que nous proposons est une présentation choisie de divi-

ités de l'Olympe grecque, dans un contexte funéraire, allégories de la sagesse et de la justice, regroupant Prométhée et Pandore autour du char d'Helios. La réalité physique même de la pierre a certainement dicté la composition à l'artiste, d'où une iconographie difficile à cerner. Il était courant d'offrir à un monastère des objets dont les sujets étaient païens, car seul le point de vue artistique et précieux présidait à leur destination. L'anse, dont il ne reste plus que le tiers environ, était agrémentée de feuilles d'acanthos.

Les deux parties orfévrees sont un travail de l'époque mérovingienne et remontent vers le milieu du VII^e siècle, date probable du don au monastère. Or et verroteries rouge-grenat cloisonnées sont relevés de pierres précieuses et de cabochons. La perfection technique de l'objet, ainsi que la rareté de sa matière première et sa taille en font une œuvre unique. Les souverains susceptibles de posséder un tel joyau monté dans leurs ateliers, sont Dagobert (629-639) et Clovis II (634-657). Saint Eloi, reconnu comme le patron des orfèvres, a travaillé pour l'abbatiale de Saint-Denis sous ces deux souverains et sous Clovis III³⁸. L'alternance de pierres précieuses et de perles, ainsi que l'agencement de celles-ci, trouvent un point de comparaison intéressant avec le travail d'orfèvrerie de la couronne du trésor de Guarraza, découverte en 1858. Cet objet wisigothique, avec la

³⁸ Etat de la question et bibliographie chez Danielle Gaborit-Chopin, *Les trésors de Neustrie du VII^e au IX^e siècle d'après les sources écrites*, dans *La Neustrie*, 1989, (voir note 25), p. 260-265. – Pour les ressources des rois mérovingiens : Ian Wood, *The Merovingian Kingdoms, 450-751*, New York, London, 1994, p. 64-66.

dédicace *Reccesuinthus Rex Offeret* présente, enchâssé sur trois rangs, trente saphirs cabochons et autant de perles, entre lesquelles l'artisan a découpé des ornements en forme de palmettes, dont les vides étaient remplis par des lamelles de grenats. Son exécution remonte aux années de règne du souverain, soit entre 653 et 672³⁹.

Une légende du XII^e siècle déjà évoquée, fait passer ce vase pour un don de saint Martin : l'évêque de Tours serait venu à Agaune afin d'honorer les soldats de la légion Thébaine. Sur le champ du martyr, il recueillit le sang de Maurice et ses compagnons, jailli miraculeusement du sol. Un ange descendit du ciel et lui remit un récipient d'un prix inestimable, lui recommandant ensuite de l'offrir à l'abbaye agaunoise. On retrouve les traces de cette épopée dans le premier inventaire de l'abbaye (du XVI^e siècle), où le vase est mentionné comme *Alabastrum ab angelo sancto Martino allatum in Veroleto* (lieu du martyr).

Ce vase a peut-être fait partie, avec la patène de serpentine de Saint-Denis, d'un lot de vases sacrés qu'Ataulphe, le premier mari de Galla Placidia, fit distribuer aux églises de Gaule au V^e siècle⁴⁰. La description d'un objet en possession de Clotaire I^{er} (entre 558-561) pourrait laisser penser au vase de sardonix.

Si l'on retient pour date le premier siècle précédant notre ère, on peut également supposer que ce vase ait pu faire partie du trésor de Mithridate VI, roi du Pont, capturé par Pompée, et apporté à Rome (et serait ain-

si attesté en 89 avant J.-C.). Une mise en parallèle avec la "Tazza Farnese" de Naples confirme une datation du premier siècle avant notre ère pour ce camée monumental. La littérature propose d'autres œuvres comparables, plus tardives : le vase de Mantoue (ayant appartenu aux Gonzagues), le grand camée dit "de Tibère" ou de la Sainte-Chapelle, ainsi que le vase d'Onyx de Braunschweig, pour les pièces les plus importantes. Lui est également contemporain la coupe des Ptolémées du trésor de Saint-Denis (aujourd'hui au cabinet des médailles). Cette coupe, jusqu'à son vol et sa redécouverte en 1804, avait une monture d'orfèvrerie avec cabochons⁴¹.

– Coffret de Teuderic (long. – larg. – haut. : 190 x 65 x 125 mm)

Le coffret de Teuderic, du milieu du VII^e siècle, est orné sur le devant et le côté de plaques d'or pailleté recouvertes de minces lacets d'or soudés, sertissant par rabattement des pâtes de verre et des grenats, le tout rehaussé de cabochons, perles et intailles, savamment disposés (fig. 5 et 6)⁴². Le cylindre de crêtage

³⁹ Cat. exp. *Le trésor de Saint-Denis*, Paris, 1991, p. 83-87.

⁴⁰ Objet comportant également une riche bibliographie, mais n'ayant fait l'objet d'aucune monographie (cité à titre comparatif dans de nombreux ouvrages). – Edouard Aubert, 1872 (voir note 20), p. 141-145. – Emile Molinier, *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie* Vol. IV, Paris, 1896, p. 24-25. – Henri Leclercq, *Agaune*, dans *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie / DACL I*, 1907, col. 867-868. – Marius Besson, 1910 (voir note 2), p. 23. – Emile Mâle, *L'art allemand et l'art français du Moyen Âge*, Paris, 1918 (2^e éd. 1922), p. 13-14. – Hans Zeiss, *Die Herkunft der Fibel von Mölsheim*, dans *Germania XV*, 1931, p. 182-190 (surtout p. 187). – Günther Haseloff, *Der Abtsstab des heiligen Germanus zu Delsberg*, dans *Germania 3*,

³⁹ Cat. exp. *I Goti*, Milano, 1994, p. 346-347.

⁴⁰ Pour la patène, hypothèse émise par Hayford Peirce et Royall Tyler, *L'art byzantin* Vol. I, Paris, 1932, p. 77.

est décoré de pâtes de verre incrustées à froid aux dominantes bleues, alors que les incrustations de blanc et de vert sont de l'émail, ce qui montre un ouvrage de transition. Au revers du coffret se développe une dédicace à saint Maurice, avec les noms des commanditaires et des orfèvres. L'inscription est tracée dans des losanges : TE/ VDERI / GVS PRES / BITER IN HO / NVRE SCI MAV / RICII FIERI I / IVSSIT AMEN / NORDOALAVS / ET RIHLINDI S / ORDENARVNT / FABRICARE / VNDIHO / ET ELLO / FICER / VNT (ou : VNDIHO E TELLO), soit : *Le prêtre Teudéric ordonna de le faire en l'honneur de saint Maurice. Amen. Nordoalaus et Rihlindis commandèrent sa fabrication. Undiho et Ello (e Tello ?) l'exécutèrent*⁴³. Ces noms orientent les recherches quant à la provenance de l'œuvre vers la Souabe, où le culte de saint Maurice était florissant au début du VII^e siècle déjà⁴⁴. L'étude de la technique et la paléographie de l'inscription semblent aussi étayer cette conjecture. La tradition attribue à tort ce coffret au pape Eugène III, qui a visité le monastère en 1147. Il s'agit plutôt du pape Eugène I^{er} (654-656), qui a accordé de nombreux privilèges à la communauté aigaunoise. Si le rôle de la papauté n'est pas négligeable dans la cons-

titution des trésors au cours du premier millénaire, il ne l'est également pas moins dans la création d'autres œuvres : l'ambon sculpté, mis en place dans le chancel de l'abbaye actuelle date, avec ceux de Romainmôtier et de Baulmes, de la fin de l'époque mérovingienne. Rudolf Schnyder suppose que ces trois ambons ont été réalisés à l'occasion du voyage du pape Stéphane II, qui rendit visite au roi Pépin à la fin de l'année 753⁴⁵.

Sur le devant du reliquaire, au centre, se trouve un pseudo-camée en médaillon avec portrait (saint Maurice ? le prêtre Teuderic ? ou encore le mécène ?)⁴⁶. Ce pseudo-camée est travaillé avec une pâte de verre imitant le travail lapidaire. Les spécialistes proposent la Gaule ou le Rhin pour lieu de production⁴⁷. L'Italie du nord ne semble pas exclue non plus. Utrecht, ainsi que Brescia et Cividale en conservent également. Parmi les deux groupes de quatre pierres de part et d'autre du

1955, p. 220-234 ; plus particulièrement p. 223 ; p. 227 ; p. 233-234. – Pierre Bouffard, 1974 (voir note 37), p. 59-65.

⁴³ Tello : hypothèse émise par Rudolf Moosbrugger-Leu, *Die Schweiz zur Merovingerzeit*, Bern, 1971, Bd 2, p. 87, note 3 ; on sait que Tello était élève de saint Eloi.

⁴⁴ Pour le texte, outre Henri Leclercq, dans *DACL* I, 1907, col. 867-871, voir : Carl Pfaff & Christoph Jörg, *Corpus inscriptionum medii ævi Helvetiæ. Die frühchristlichen Inschriften der Schweiz I : Die Inschriften des Kantons Wallis bis 1300*, Fribourg, 1977, p. 89-91, avec bibliographie. – Pour le culte de saint Maurice, Daniel Thurre, 1992 (voir note 8), p. 42-47.

⁴⁵ Rudolf Schnyder, 1979 (voir note 3), p. 168. – Voir aussi : Eugène Bach, *L'ambon de Baulmes et les ambons de Saint-Maurice et de Romainmôtier*, dans *Mélange d'histoire et de litt. offerts à Charles Gillard*, Lausanne, 1944, p. 114-132. – Léon Dupont-Lachenal, *L'ambon et quelques débris sculptés de Saint-Maurice*, dans *Annales valaisannes*, 1947, p. 310-340. – Louis Blondel, *Anciennes basiliques d'Agaune. Quelques détails de construction et fragments de décor*, dans *Vallesia* XVIII, 1963, p. 285-287.

⁴⁶ Victor Heinrich Elbern, 1988 (voir note 25), p. 18-19, pense au martyr.

⁴⁷ G. A. S. Snijder, *Frühmittelalterliche Imitationen antiker Kameen*, dans *Germania* 17, 1933, p. 122, situe la production "in Gallien oder am Rhein" pour les imitations de camées. – Voir encore : H. Wentzel, *Die "Croce del Re Desiderio" in Brescia und die Kameen aus Glas und Glaspaste im frühen und hohen Mittelalter*, dans *Atti dell'ottavo Congresso di studi sull'arte dell'alto Medioevo* Vol. I, Milano, 1962, p. 303-320. – Ces camées et intailles peuvent avoir appartenu aux deux commanditaires, *Nordoalaus* et son épouse *Rihlindis*.

camée, on reconnaît une intaille bleue avec la tête de Janus. Les petits côtés du reliquaire sont décorés d'une croix perlée flanquée au centre d'un cabochon. Une petite plaque orfèvrée fixée sur charnière permettait la fixation d'une lanière pour le port en bandoulière.

Günther Haseloff, dans son étude de la crosse de Saint Germain, évêque de Moutier-Grandval (martyrisé vers 675), et du coffret de Teuderic, a été confronté à une région frontière entre deux cultures : celle des alamans et des burgondes. Il postule, à partir de données archéologiques et stylistiques, l'existence d'un atelier d'orfèvrerie au milieu du VII^e siècle dans la région s'étendant entre deux frontières naturelles : la chaîne du Jura, au nord-ouest de la Suisse – et l'Oberland bernois, au sud-ouest. Une approche critique de l'étude du savant allemand permet de remettre en question cette hypothèse. Toute l'argumentation d'Haseloff, relativement sélective, vise à démontrer une provenance locale. Aucune source n'autorise cette conclusion qui se voudrait définitive, bien qu'elle demeure envisageable. Un mémoire de licence récemment soutenu à Lausanne localise, avec passablement de vraisemblance, l'origine de cette crosse dans le sud-est de l'Allemagne⁴⁸. Le cloisonné multicolore qui orne la partie supérieure de la crosse est bien constitué d'éclats de verre et de pierre, et non pas d'émail, comme on l'a longtemps affirmé.

⁴⁸ Sarah Stékoffer, *La crosse de saint Germain : état des connaissances et perspectives de recherches (compte-rendu de mémoire)*, dans *Art + Architecture en Suisse* 3 / 1994, p. 300 (anciennement *Nos monuments d'art et d'histoire*), id. dans *Cahiers d'archéologie jurassienne* n° 6, 1995, p. 1-184.

– *Aiguière dite "de Charlemagne"* (haut. : 303 mm ; diamètre : 163 mm)

Rarement une œuvre d'art a suscité autant de polémiques – aussi bien quant à sa provenance qu'à la date de sa production – que l'aiguière dite "de Charlemagne", conservée au trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice (fig. 7 et 8). Cette pièce énigmatique occupe, par ses émaux, une place prioritaire dans le débat sur les origines de l'émaillerie cloisonnée. Les émaux ont été, depuis les études de ces 150 dernières années, datés entre les VI^e et XII^e siècles et attribués avec une égale conviction aux milieux iraniens, sassanides, islamiques, avars, balkaniques, byzantins, alexandriens, voire vénitiens, siciliens, milanais, et même germaniques⁴⁹. David Buckton, par

⁴⁹ Dans un essai bibliographique (*L'aiguière dans l'historiographie et l'histoire des arts précieux*), nous avons recensé 150 mentions de l'objet ! (*L'aiguière "de Charlemagne" au trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice : de l'art à l'idée du pouvoir, dossier critique*, dans *Vallesia* L, 1995, p. 197-316 ; résumé dans *Helvetica Archaeologica*, sous le titre : *L'aiguière de "Charles le Chauve" au trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice*). Des bilans bibliographiques ont été dressés par Mehmet Aga-Oglu, *Is the Ewer of St-Maurice d'Agaune a Work of Sasanian Iran ?*, dans *Art Bulletin* XXVIII, 1946, p. 161, note 1, ainsi que Andreas Alföldi, *Die Goldkanne von Saint-Maurice*, dans *ZAK* 10, 1948, p. 1-27, et Géza de Francovich, *La brocca d'oro del tesoro della chiesa di Saint-Maurice d'Agaune nel Vallese e i tessuti di Bisanzio e della Siria nel periodo iconoclastico*, dans *Arte in Europa. Scritti di storia dell'arte in onore di E. Arslan* I, Milano, 1966, p. 133-175 ; ce dernier propose (p. 133-143) une approche critique de la bibliographie, dont tout lecteur tirera profit. – Voir encore : Edouard Aubert, 1872 (voir note 20), p. 157-160. – Marc Rosenberg, *Zellenschmelz* Bd III : *Die Frühdenkmäler*, Frankfurt-am-Main, 1922, p. 22-28. – Percy Ernst Schramm, dans *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik. Beiträge zu ihrer Geschichte vom dritten bis zum sechzehnten Jahrhundert*, Stuttgart, 1954, p. 281-283. – André Grabar, *L'archéologie des insignes médiévaux du pouvoir*, dans *Journal des savants*, 1956, p. 14-15 ; id.,

exemple, compare ces émaux avec ceux de la croix de l'impératrice Théophano à Essen, et propose une datation de la fin du X^e siècle. Même si la comparaison est soutenable sur le plan stylistique, celle-ci ne permet pas d'en déduire que les émaux soient contemporains, ce d'autant plus que les huit plaques de format carré placées aux extrémités de la croix – de style et de coloris différents – sont des éléments rapportés, antérieurs à la fin du X^e siècle⁵⁰. Selon nous, ils ont été produits en Géorgie, au cours du IX^e siècle (fin du VIII^e siècle au plus tôt). Cette hypothèse, jamais envisagée jusqu'à présent (bien que quelques auteurs aient intégré l'aiguière dans une liste contenant également des émaux géorgiens, tel le médaillon de Théodore du triptyque de Khakhoulï, à cause du fond vert), permet une meilleure compréhension de la diffusion des émaux cloisonnés et de leur origine. Nous postulons que le Caucase a pratiqué cet art avant Byzance et que la métropole a hérité de cette technique. Le premier indice a été, pour nous, la qualité des émaux, la saturation des tons, et la présence d'une couleur lie-de-vin due à l'utilisation de manganèse dans les recettes géorgiennes⁵¹.

Le rayonnement de l'art sassanide dans le monde chrétien, dans *Atti del Convegno Internazionale sul Tema: La Persia nel Medioevo*, Accademia Nazionale dei Lincei, 1971, p. 693. – Günther Haseloff, *Email im frühen Mittelalter*, Marbourg, 1990, p. 25-31.

⁵⁰ David Buckton, *Byzantine Enamel and the West*, dans *Byzantinische Forschungen* 13, 1988, p. 241-242.

⁵¹ Pour les émaux géorgiens, voir Schalva Amiranachvili, *Les émaux de Géorgie*, Paris, 1962. – Oleg Zastrow, "Provincialismo" dello smalto Georgiano medioevale, nel contesto della coeva produzione bizantina?, dans *Atti del primo simposio internazionale sull'arte Georgiana* (Bergamo, 28-30 giugno 1974), Milano, 1977, p. 311-322. – Cat. exp. Genève, 1979, *L'orfèvrerie géorgienne du VII^e au XIX^e siècle*. – Gouram Abramichvili &

La prestigieuse aiguière a longtemps été considérée comme un cadeau de l'empereur Charlemagne au monastère. La tradition locale, qui se fonde sur un écrit du XVII^e siècle, attribue également à sa munificence une *tabula aurea* estimée à 66 marcs d'or fin en 1150 et ornée de pierres précieuses. Celle-ci, mentionnée dans un manuscrit, fut cédée au début du XII^e siècle au comte Amédée III de Savoie pour financer sa participation à la deuxième croisade⁵². Il est intéressant de constater que, dans les inventaires, aiguière et vase de sardonix sont toujours associés et, jusqu'au XVII^e siècle, attribués au même donateur : saint Martin⁵³. La bourse d'Enger est à compter parmi les dons impériaux reconnus. Charlemagne l'aurait offerte en 785 à Widukind, à l'occasion de son baptême à Attigny⁵⁴. L'empereur s'est rendu plusieurs fois en Italie et a franchi les Alpes entre 780 et 800. En 804,

Alexandre Djavakhchvili, *L'or et les émaux de Géorgie*, Paris, 1986.

⁵² Daniel Thurre, 1992 (voir note 8), p. 85-87.

⁵³ Abbé Milès (1550-1572) : n° 21 : *Cantharus argenteus miro decore ornatus, quem sanguine sanctæ Thebaicæ legionis plenum, id. sanctus Martinus reliquerat* (l'auteur a écrit argent au lieu d'or). – L'inventaire inédit de 1628 mentionne l'aiguière sous ce libellé, p. 107-108 : (vase de sardonix : art. 12 (*Anno Dni 380*) *Vas quod Agatam vocant mirabile ac impense pretiosum S. Martino Turon. Epo divinitus traditum pretioso Thæbæorum Martyrum sanguine repletum, suoque majori signo obsignatum*) ; art. 13 : *Item aliud Vas ex argento deaurato mirabili structuræ arte elaboratum quod etiam idem Beatus Episcopus cum dicta Agata, Thæbæo cruore refectum reliquit*.

⁵⁴ Berlin, Kunstgewerbemuseum. – Victor Heinrich Elbern, *Ein fränkisches Reliquiarfragment in Oviedo, die Engerer Burse in Berlin und ihr Umkreis*, dans *Madri der Mitteilungen* II, 1961, p. 183-204. – Pour l'étude des bourses-reliquaires : *id.*, *Das Engerer Bursenreliquiar und die Zierkunst des frühen Mittelalters*, dans *Niederdeutsche Beiträge zur Kunstgeschichte* X, 1971, p. 41-102 ; XIII, 1974, p. 37-96d.

il envoya son fils Charles à Saint-Maurice pour recevoir le pape Léon III⁵⁵.

À la suite d'une étude approfondie de l'objet, nous envisageons sérieusement Charles le Chauve (840-877) comme donateur. Ce dernier a offert à Saint-Denis une table d'or vers 862, œuvre perdue en 1794, mais connue par un tableau des années 1500, conservé à la National Gallery de Londres. Le trésor de Saint-Denis lui doit encore la "tasse de Salomon" ou "coupe de Chosroès", du VI^e-VII^e siècle, conservée au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale. Cette coupe a suivi à peu près le même itinéraire historiographique que l'aiguière en ce qui concerne son hypothétique provenance⁵⁶. Charles le Chauve a encore offert à Saint-Denis la patène de serpentine, ainsi que des ivoires qui ornaient les reliures du trésor ; l'ecrain dit "de Charlemagne" – ou plutôt "de Kalle" – revient également aux ateliers du petit-fils de Charlemagne⁵⁷. De manière effective, l'importance de ses dons reste mesurable. Comme l'attestent les sources, Charles le Chauve a transité par Agaune en 875 pour se rendre à Rome, et en 876, pour retourner à Saint-Denis⁵⁸.

⁵⁵ MGH SS I, Hanovre, 1826, p. 192 (anno 804).

⁵⁶ À ce propos, voir : Danielle Gaborit-Chopin, *L'orfèvrerie cloisonnée à l'époque carolingienne*, dans *Cahiers archéologiques* 29, 1980 / 1981, p. 7-8 et p. 25. – Cat. exp. *Byzance*, Paris, 1991, p. 81-82.

⁵⁷ Cat. exp. *Le trésor de Saint-Denis*, Paris, 1991, p. 48-50 et p. 92-94. – Jean Hubert, *L'ecrain dit de Charlemagne au trésor de Saint-Denis*, dans *Cahiers archéologiques* V, 1949, p. 71-77 ; p. 76 : "les mots « que l'on appelle l'ecrain Kalle » font voir clairement comment une confusion innocente ou très volontaire a permis, par la suite, aux gardiens du trésor de substituer le nom de Charlemagne à celui de Charles le Chauve".

⁵⁸ Hincmar de Reims, *Annales Bertiniani* 3, Hrg. G. H. Pertz, dans MGH SS I, Hanovre, 1826, p. 498 (anno 875) :

L'aiguière est ornée, sur la panse et sur les faces du col, de plaques d'émaux cloisonnés. Dans le jeu des émaux verts et grenats translucides et des blancs, vermillons, jaunes et bleus opaques se dessinent, d'un côté, un arbre de vie flanqué de deux lions affrontés et, de l'autre, deux griffons ailés à bec d'aigle, disposés de part et d'autre d'une plante lyrique (D majuscule que l'on retrouve dans des manuscrits géorgiens)⁵⁹ : cette iconographie est orientale, dans un style héritier de l'art sassanide. Les émaux auraient été, selon Andreas Alföldi, prélevés sur le sceptre du roi des Avars. Cette peuplade fut vaincue par Pépin, fils de Charlemagne, en 796 ; un trésor ramené de l'est est effectivement mentionné dans les sources⁶⁰. Charlemagne ayant sélec-

"Carolus... per sancti Mauritii monasterium pergens, montem Jovis transiit et Italiam ingressus fuit. (anno 876) Anno Domini 876, in die nativitatibus Domini beato Petro multa et pretiosa munera offerens, in imperatorem unctus et coronatus, atque Romanorum imperator appellatus est ; et Nonas Januarii Roma exiens, Papiam rediit, ubi et placitum suum habuit, et Bosone, uxoris suae fratre, duce ipsius terrae constituto et corona ducali ornato, et collegis eius quos idem dux espetiit, in eodem regno relictis, per montem Jovis et per monasterium sancti Mauricii rediens, ut pascha Domini apud monasterium sancti Dionysii celebrare valeret, iter acceleravit".

⁵⁹ Jürgis Baltrusaitis, *Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929, fig. 38, p. 27 (évangélaire de Djrouch 936, Bibliothèque ethnographique de Tbilissi n° 1667, p. 28).

⁶⁰ Percy Ernst Schramm, *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik*, Stuttgart, 1954, p. 283, note 1 : MGH SS. I, Hanovre, 1826 : *Annales Laurissenses*, p. 182 (796) : "inde tulit (Pippin) thesauros multiplices et transmisit patri suo, et ipse postea cum exercitu suo et magnis thesauris Avarorum pervenit in Francia" ; *Annales Laurissenses* : "(Carlo Magno) in Aquis palatio filium suum Pippinum e Pannonia redeuntem et partem thesauri, quae remanserat, adducentem laetus aspexit, adque ibi natalem Domini ac pascha celebravit". – Eginhard, *Vie de Charlemagne* (éditée et traduite par Louis Halphen), Paris, 1947, p. 39 : "Pas une guerre, de mémoire d'homme, ne rapporta à ces derniers un pareil butin et un pareil accroissement de richesses : eux qui, jusque là pouvaient passer pour pauvres, ils trouvèrent dans le palais du khagan tant d'or et tant

tionné ces émaux – insignes d'un pouvoir –, aurait confié à un orfèvre du palais d'Aix-la-Chapelle le soin de les monter sur une aiguière. L'hypothèse du savant hongrois a suscité de vives polémiques, essentiellement de la part d'André Grabar et de Géza de Francovich, qui reconnaissent dans l'origine de cette aiguière un vase byzantin, d'inspiration sassanide⁶¹. Nous nous rallions à ce point de vue ; il s'agit cependant tout de même d'un *Regalia*, l'iconographie des *zodia* étant liée au trône de Salomon, où griffons et lions étaient associés. Cette hypothèse prend tout son sens lorsque l'on sait que la dynastie des Bagratides (Ashot le Grand (780-826), Bagrat I^{er} (826-876), Adarnase IV, proclamé en 888 "roi des Géorgiens") prétendait descendre de David et de Salomon⁶².

d'argent, tant de dépouilles précieuses conquises par la force des armes, qu'on ne se trompait guère en disant que ce fut une juste reprise de ce que les Huns avaient injustement enlevé aux autres peuples".

⁶¹ André Grabar, 1956 (voir note 49), p. 14-16. – Géza de Francovich, 1966 (voir note 49), attaque à plusieurs reprises les jugements de valeur posés par Alföldi et va même jusqu'à dénoncer une certaine incompétence de ce dernier (p. 139, 142 : le talisman de Charlemagne existe toujours, p. 144, note 69). Il propose un travail de critique ; sa datation et ses observations se basent essentiellement sur les tissus. – L'attaque la plus virulente est celle de Fritz Altheim, *Die Goldkanne von St-Maurice d'Agaune*, dans *Nouvelle Clio IV (Türkstudien 5)*, 1952, p. 49-57. L'ensemble de sa contribution tend à démontrer l'hypothèse d'Alföldi.

⁶² Pour l'historique : *Art and Culture in Medieval Georgia, Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'université catholique de Louvain XXI*, Louvain-la-Neuve, 1980 (importante bibliographie, p. 494-504). – A. Mahuzier, *La Géorgie médiévale*, dans *Les Dossiers de l'archéologie* 88, 1984, p. 87-90. – David M. Lang, *The Georgians*, London, 1966.

Le travail orfèvre de l'aiguière est occidental et carolingien⁶³. Le bâti est d'or fin ciselé, filigrané, décoré d'acanthes et serti de saphirs clairs. Il rappelle, dans sa structure, le talisman de Charlemagne, conservé à Reims⁶⁴. Une frise d'acanthes assez semblable formant corniche se trouvait sur l'arc de triomphe de la croix d'Eginhard, des années 820⁶⁵. L'enluminure offre également des points de comparaison : dans les Évangiles du Couronnement, peints à Aix entre 790 et 810, les cadres des portraits de saint Jean et saint Matthieu renferment de légères feuilles d'acanthes d'un esprit décoratif proche de ceux d'Agaune⁶⁶. Contemporain de ce système décoratif est le parapet en bronze d'Aix-la-Chapelle, ainsi que le heurtoir des portes de la chapelle palatine⁶⁷. Mais les palmettes ornementales trouvent surtout des correspondances dans la décoration de quelques ivoires carolingiens : le plat évangélique de Lorsch, de l'école d'Aix produit vers 810, et conservé

⁶³ Jean-Marie Theurillat, *Le trésor de Saint-Maurice*, Saint-Maurice, 1974 (plaquette), p. 7, pense plus particulièrement à la Sicile.

⁶⁴ Blaise de Montesquiou-Faizensac, *Le talisman de Charlemagne*, dans *Arts de France II*, 1962, p. 66-76. – Jean Taralon, *Note technique sur le "Talisman de Charlemagne"*, dans *Les Monuments historiques de la France*, 1966, n°1-2, p. 24-43.

⁶⁵ Provenant de Maastricht ; connu par un dessin à la Bibliothèque Nationale à Paris, cod. fr 10440, vers 1770. – André Grabar, *Observations sur l'arc de triomphe de la croix dit arc d'Eginhard et sur d'autres bases de la croix*, dans *Cahiers Archéologiques XXVII*, 1978, p. 61-83 – Pour cette œuvre, voir encore le recueil d'articles : Karl Hauck (Hrsg.), *Das Einhardkreuz*, Göttingen, 1974.

⁶⁶ Vienne, Kunsthistorisches Museum, Schatzkammer ; Wolfgang Fritz Volbach, *L'empire carolingien*, Paris, 1968, ill. 79 et 81, p. 93 et 95.

⁶⁷ Wolfgang Braunfels, *Karls des Grossen Bronzwerkstatt*, dans *Karl der Grosse Bd III, Karolingische Kunst*, Düsseldorf, 1965, p. 173 et p. 184.

au Victoria & Albert Museum, le saint Jean du Metropolitan Museum of Art⁶⁸, ainsi qu'un ensemble de plaques, daté avec imprécision par Adolf Goldschmidt entre les IX^e et X^e siècles⁶⁹.

Le sertissage des cabochons de saphir est constitué d'un bandeau simple, entouré à la base d'un perlé. Ce rang perlé encadrant à distance les pierres serties se retrouve sur le plat inférieur du plat du psautier de Charles le Chauve, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, du milieu du IX^e siècle. Pour l'enroulement des filigranes, les spécialistes évoquent le plat supérieur du même psautier⁷⁰. Sur l'œuvre française, les filigranes forment un rinceau plus large, de même qu'au revers de la croix de la Victoire d'Oviedo, du IX^e siècle⁷¹. À Saint-Maurice, il s'agit, plus justement dit, de bandeaux filigranés. Le plat d'évangélaire offert par le roi Bérenger (898-

924) à la basilique Saint Jean-Baptiste de Monza⁷² présente le même type de filigranes, plus court, également surmonté d'une perle au bout de son évolution, ce qui n'est pas le cas à Saint-Maurice. Sur la croix du même Bérenger, de la fin du IX^e siècle, toujours au trésor de Monza, on retrouve d'identiques petits rinceaux en spirale s'enchaînant en contre-sens⁷³; de même le peigne dit "de Theodelinde", dont le pourtour orfèvré date du IX^e siècle, comporte exactement les mêmes rinceaux filigranés que ceux du col de l'aiguière⁷⁴. Un dernier exemple de l'époque de Charles le Chauve est le *codex* de Lindau qui présente une bande orfèvrée avec des filigranes à retours internes⁷⁵. Peter Lasko et Günther Haseloff, à la suite d'Andreas Alföldi⁷⁶, voient un lien effectif entre l'orfèvrerie carolingienne de Saint-Maurice et des œuvres produites au nord de l'Europe comme, par exemple, la pièce tripartite des fouilles de Hon, en Norvège, ou encore la plaque de ceinture d'Alsen, au Danemark. Selon nous, ce lien n'est guère convaincant : les feuilles

⁶⁸ Jean Porcher, *Karolingische Elfenbeine und fränkisch-insulare Handschriften*, dans *Studien für W. F. Volbach zu seinem 70. Geburtstag*, Mainz, 1966, p. 165-178. – Charles T. Little, *A New Ivory of the Court School of Charlemagne*, dans *Festschrift für Florentine Mütterich*, München, 1985, p. 11-8 (ill. 1, p. 12). – Wolfgang Fritz Volbach, *L'empire carolingien*, Paris, 1968, ill. 211, p. 231 – Danielle Gaborit-Chopin, *Ivoires du Moyen Âge*, Friebourg, 1978, p. 47.

⁶⁹ Une Annonciation et un fragment de la sainte Cène (Berlin, Kaiser Friedrich Museum) ont des palmettes décoratives proches d'un groupe rattaché aux ateliers de Metz, constitué des Saintes femmes au tombeau du Victoria & Albert Museum et d'une Ascension, conservée à Liverpool : Adolph Goldschmidt, *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karolingischen und sächsischen Kaiser* Bd I, Berlin, 1914, n°123-124, p. 62, Taf. LIV et n° 125-127, Taf. LIV.

⁷⁰ Ms lat. 1152. – Frauke Steenbock, *Der kirchliche Prachteinband im frühen Mittelalter*, Berlin, 1965, n°19, p. 88-89 ; Abb. 30-31.

⁷¹ Helmut Schlunk, *The Crosses of Oviedo*, dans *The Art Bulletin* XXXII, 1950, p. 103.

⁷² Frauke Steenbock, 1965, n°25, p. 101-102 ; Abb. 39. – Margaret Frazer, dans *Il Duomo di Monza, I Tesori*, Milano, 1989, ill. 41, p. 44.

⁷³ Theo Jülich, *Gemmenkreuze*, dans *AaKb* 54/55, 1986/87, p. 148. – Margaret Frazer, dans *Il Duomo di Monza, I Tesori*, Milano, 1989, ill. 40, p. 43.

⁷⁴ Victor Heinrich Elbern, *Die karolingische Goldschmiedekunst in Mailand*, dans *Atti del 10° Congresso internazionale di Studi sull'alto Medioevo*, Spoleto, 1986, Taf. XXI ; texte p. 313. – Margaret Frazer, dans *Il Duomo di Monza, I Tesori*, Milano, 1989, p. 40-41.

⁷⁵ New York, Pierport Morgan Library. – Danielle Gaborit-Chopin, *L'orfèvrerie cloisonnée à l'époque carolingienne*, dans *Cahiers archéologiques* 29, 1980 / 1981, p. 5-26, fig. 21, p. 22.

⁷⁶ Andreas Alföldi, 1948, Taf. 1 + Taf. 3-4/5 – Peter Lasko, *Ars Sacra*, Harmondsworth, 1972, p. 23. – Günther Haseloff, 90 (voir note 49), p. 26.

d'acanthé sont beaucoup plus déchiquetées, et cette sensation de vibration recherchée est confirmée par une technique d'orfèvrerie qui ne se retrouve pas à Saint-Maurice : la granulation.

Si l'on admet que la monture est carolingienne, la fin du IX^e siècle constitue bel et bien un *terminus ad quem* pour les émaux d'Agaune. L'observation technique du châssis orfèvré montre que celui-ci a été exécuté expressément pour la récupération des émaux.

Deux hypothèses peuvent dès lors être formulées : selon la première, les émaux sont antérieurs d'un siècle et demi au moins au châssis orfèvré et remontent donc au VII^e siècle ; selon la seconde (la plus vraisemblable), les émaux sont contemporains du vase carolingien et ont été remontés en Occident sur un récipient au goût du jour. Chacune des hypothèses a son intérêt propre, et chacune présente son lot de contradictions et de difficultés que seules de nouvelles découvertes archéologiques permettront de résoudre.

Sur les émaux de la panse, les espaces laissés libres sur le fond par le motif principal sont remplis par des disques, au milieu desquels l'artiste a figuré des fleurs à huit ou à quatre feuilles, ainsi que par des ornements de formes variées et de grandeur différentes. Aussi bien le *hôm* (ou arbre de vie) que ces nombreux éléments végétaux et flottant dans l'espace sont des motifs décoratifs familiers aux artistes orientaux. Tous les éléments figurant sur ces émaux se rencontrent sur des pièces d'étoffe ou des enluminures des VI^e au X^e siècle, dont l'origine orientale est incontestable. Les formes transmises sont parfois fort

similaires, mais jamais cependant identiques. Les artisans géorgiens fabriquaient des imitations locales de modèles importés, qui se distinguaient pourtant de ceux-ci tant par leur forme et par leur manière d'exécution, que par le recours à de nouveaux thèmes iconographiques⁷⁷.

Le *hôm* trouve un correspondant stylistique assez fidèle dans un manuscrit dit "Cyrille d'Alexandrie", conservé à la Bibliothèque capitulaire de Vérone et daté du IX^e siècle. Bien que moins développé, il présente les mêmes caractéristiques⁷⁸. Dans une enluminure d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque vaticane, originaire d'Asie mineure occidentale – et que Kurt Weitzmann date des IX^e-X^e siècles –, on trouve également un pendent iconographique, que l'on pourrait qualifier de plus "baroque". Dans l'ouvrage du même savant sur les manuscrits byzantins des IX^e et X^e siècles se trouvent de nombreuses représentations d'arbres de vie et d'éléments décoratifs plus ou moins comparables⁷⁹. Le suaire de Saint-Victor de Sens (ouvrage byzantin du VIII^e siècle), mis en relation avec les émaux d'Agaune par Géza de Francovich serait, selon la tradition, un cadeau de *Willicarius*, abbé de Saint-Maurice et évêque de Sion, au trésor de la cathédrale de Sens en 769, lorsqu'il devint archevêque de ce lieu ; *Willi-*

⁷⁷ Gouram Abramichvili & Alexandre Djavakhichvili, *L'or et les émaux de Géorgie*, Paris, 1986, p. 100.

⁷⁸ Cat. exp. *Splendori di Bisanzio*, Ravenna, 1990, p. 216-217.

⁷⁹ Kurt Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des IX. und X. Jahrhundert*, Berlin, 1935, Taf. XLVI, fig. 277, et Taf. XLVII, fig. 278, fig. 282 ; Taf. L, fig. 296 ; Taf. LXXI, fig. 430 ; Taf. LXXII, fig. 432 et 438 ; Taf. LXXX, fig. 496 ; Taf. XC, fig. 563 ; Taf. XCI, fig. 572.

carius offrit en même temps des reliques de Victor, martyr de la légion thébénne⁸⁰.

Parmi les pièces émaillées cloisonnées fréquemment mises en parallèle avec les émaux de l'aiguière, citons les deux bracelets trouvés à Thessalonique en 1956, vraisemblablement de la fin du VIII^e siècle, la fibule dite de "Risano", conservée à Oxford, Ashmolean Museum, et provenant de Dalmatie (la datation varie, selon les auteurs, entre les VI^e et X^e siècles), les plaques d'un diadème féminin trouvées dans les fouilles de Preslav et datées des IX^e-X^e siècles, ainsi que le médaillon Campana au Musée du Louvre, avec un griffon (des VIII^e - IX^e siècles) (fig. 9a-d). On constatera que toutes ces pièces sont en technique cloisonnée avec silhouette et figure champlevées (en "*Senkschmelz*"); seule l'aiguière est en plein émail et de dimension importante.

Les émaux de l'autel d'or de Milan, exécuté sur l'ordre de l'archevêque Angilbert II (824-859) furent achevés au milieu du IX^e siècle. Une relation entre l'œuvre agaunoise et ces derniers a été établie par un certain nombre d'auteurs, sur la base du système ornemental et du coloris. Vu la rareté du matériel pour l'Europe centrale et méridionale à l'époque carolingienne, on estime trop souvent qu'il n'y a que de rares traditions liées à la technique de l'émail, et on proclame Milan ou Rome comme capitales (quasi exclusives) de ce type de production. Dans le cadre de l'étude de la fibule de Dorestad (au musée de

Leiden), Van Es établit des relations formelles et stylistiques entre ce bijou et l'aiguière (par exemple, les petites feuilles cordiformes bleues). L'auteur accepte la théorie d'Andreas Alföldi et postule que le vase liturgique est constitué des émaux de l'ancien sceptre du roi vaincu des Avars, don de Charlemagne à l'abbaye et en sa possession vers 800. Cette œuvre importée aurait eu un impact énorme, ayant servi de modèle à la fibule⁸¹. La solution de Van Es, guère soutenable, se veut comme un fil d'Ariane permettant de suivre une évolution stylistique de l'émaillerie occidentale.

Si l'on devait retenir l'hypothèse 1, le lieu de production approprié semblerait être, pour les VII^e-VIII^e siècles, la Syrie du nord (fig.4) avec Apamée et Antioche comme grands centres, soit avant son occupation par les Arabes en 636, soit durant l'époque omeyyade (661-750 après J.-C.), ou encore la Cilicie⁸² – partie de la Turquie sur le littoral méditerranéen et zone politique tampon entre plusieurs grandes civilisations –, réceptrice du flux migratoire persan et du monde sassanide déchu, avec Antalya, cité portuaire au bout de la route de la soie. Mais ces régions, dont le sol a été abondamment fouillé, n'ont jamais livré d'ouvrages émaillés. Une iconographie apparemment simple, mais chargée d'une symbolique cosmique et paradisiaque déjà plus que séculaire, confirme des origines persanes, non revisitées par un milieu occi-

⁸⁰ Géza de Francovich, 1966 (voir note 49), p. 154, ill. 99.
– E. Chartraire, *Les tissus anciens du trésor de la cathédrale de Sens*, dans *Revue de l'art chrétien* LXI, 1911, p. 370-372.

⁸¹ W. A. van Es, *La grande fibule de Dorestad*, dans *Festoen opgedr. aan A. N. Zadoks-Josephus Jitta*, Groningen-Bussum, 1976, p. 249-266 ; voir surtout p. 260.

⁸² C. Mutafiani, *La Cilicie au carrefour des empires*, 2 Vol., Paris, 1988.

dental. La religion de Zoroastre avait de nombreux adeptes en Azerbaïdjan.

On a tendance, pour le haut Moyen Âge, à associer la technique du cloisonné à une production byzantine. David Buckton⁸³ a rectifié cette notion aussi fautive que courante, démontrant de manière convaincante qu'il n'en est rien⁸⁴ : aucun émail orthodoxe cloisonné ne peut être attribué sans discussion aux Byzantins avant ou pendant la longue période iconoclaste (726-843). Pour (re)trouver une tradition de l'émaillerie, les Byzantins, durant la période post-iconoclaste, ont été forcés de regarder hors des frontières de l'empire, et ils l'ont certainement trouvée dans le monde occidental carolingien, à moins qu'une pratique ait perduré, dont la production aurait été réduite à néant. La pratique technique spécifiquement orientale est celle des émaux filigranés. Le champlevage disparaîtra complètement de l'Europe des invasions du V^e au X^e siècle, malgré une continuité sporadique dans le sud de l'Allemagne et la Pannonie. On ne saurait qualifier l'ensemble de cette longue production de "byzantine" ! Ce n'est pas l'avis de Günther Haseloff : *"Zellenschmelz ist im mitteleuropäischen Raum bis zur zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts unbekannt. Sein Auftreten macht die "byzantinischen" Einflüsse deutlich, die in diesem Falle wohl über*

*Oberitalien in den süddeutschen Raum gekommen sind [...]. Bei alledem kann es keinem Zweifel unterliegen, dass die aus karolingischer Zeit erhaltenen Emailarbeiten (sowohl in Oberitalien wie nördlich der Alpen) sämtlich auf die byzantinische Emailkunst zurückgehen, die die Quelle und den Ausgangspunkt des Zellenemails bildet"*⁸⁵. La conclusion de David Buckton renverse la vapeur : *The cloisonné technique, for which Byzantine enamellers are justly famous, was imported from the West at the end of Iconoclasm, and the antecedents of Middle Byzantine enamel, which is almost exclusively cloisonné and largely figural are not to be found - as has been supposed - in early or Iconoclastic Byzantium, but in Carolingian Europe*⁸⁶.

En accord avec ce postulat, il faudrait, si l'on considère l'œuvre agaunoise comme byzantine – ou de production orientale –, exclure la période entre 726 et 843⁸⁷. L'orfèvrerie ayant été exécutée vers troisième quart du IX^e siècle pour la récupération de ces émaux, il faudrait donc exclure également le IX^e siècle et considérer que les émaux sont antérieurs à 726 et dateraient, au plus tard, du premier quart du VIII^e siècle. Cela signifierait qu'il a dû exister un premier Âge d'or de l'émaillerie orientale – aux VI^e, VII^e et VIII^e siècles – dont les émaux d'Agaune seraient les seuls témoins importants qui nous soient parvenus (hypothèse 1).

⁸³ David Buckton, 1988 (voir note 50), p. 235-244. – Du même auteur : *Enamelling on Gold. A Historical perspective*, dans *Gold Bulletin* 15, 1982, p. 101-109 – Pour la période iconoclaste, état de la question dans le *Cat. exp. Byzance*, Paris, 1992, p. 176-181.

⁸⁴ Voir à ce propos : Danielle Gaborit-Chopin, 1981, p. 5-26 ; *id.*, *Note sur l'émail cloisonné de Saint-Denis*, dans *Cahiers archéologiques* 38, 1990, p. 95-98.

⁸⁵ Günther Haseloff, 1990, p. 82 et p. 91.

⁸⁶ David Buckton, 1988 (voir note 50), p. 244.

⁸⁷ Pour cette période : Ernst Kitzinger, *Byzantine Art in the Period between Justinian and Iconoclasm*, dans *Berichte zum XI Intern. Byz. Kongress*, München, 1958, p. 1-50.

La Dalmatie et les Balkans, ainsi que les régions du Caucase, qui ont livré des produits de fouilles, montrent un héritage des peuples des steppes, lesquels doivent également être pris en considération dans ce vaste débat. Les produits du littoral au nord de Constantinople ne semblent entachés d'influences byzantines qu'aux alentours du IX^e siècle. Il y a donc un lieu de conjonction où les échanges culturels ont été possibles entre des peuples pourtant en confrontation quasi continue. Joseph Philippe, dans le cadre de l'étude de la verrerie et de son expansion dans les zones connexes à l'empire byzantin entre les VI^e et VIII^e siècles, a défini six courants commerciaux, de la Syrie jusqu'en Égypte, en Asie Mineure et dans les régions frontalières du Haut-Euphrate et de la Transcaucasie et, finalement, dans la Russie de Kiev⁸⁸. La Géorgie, dont le christianisme fut proclamé religion d'État dès le milieu du IV^e siècle, intensifia ses relations avec les pays les plus avancés de l'Orient chrétien – Syrie, Palestine, Cappadoce, Égypte copte – ainsi qu'avec Rome et Constantinople. Des monastères géorgiens furent fondés en Syrie et en Palestine, puis en Grèce et dans le Sinai⁸⁹. Si l'on rattache les émaux de la panse avec ses deux représentations zoomorphiques à une production constantinopolitaine, se pose un sérieux problème pour l'hypothèse 1 : comme l'a relevé André Grabar, les *zodia* n'apparaissent à Byzance même qu'au début du IX^e siècle au plus tôt. Autre confirmation

possible à partir de cette constatation : les émaux datent des VIII^e-IX^e siècles et ont été produits hors de Byzance, dans un milieu où les thèmes de l'iconographie persane étaient encore vivants, bien qu'interprétés par un artiste d'une région d'adoption (schéma du *hôm*, par exemple). La Géorgie se présente comme un foyer de réception favorable et idéal : du milieu du IV^e siècle au VII^e siècle, cet état vécut dans une culture chrétienne, pour connaître ensuite, de la seconde moitié du VII^e au X^e siècle une période "de transition". En effet, malgré cette nouvelle orientation idéologique, la Géorgie avait maintenu des contacts et échanges culturels intenses avec l'Iran. Cet État démarre sa production émaillée au début du IX^e siècle avec des premières œuvres en *Vollschmelz*, comme les médaillons du triptyque Chachouli, au Musée de Tiflis. Cette région, située entre la cordillère caucasienne et le littoral de la Mer Noire, gardera jusqu'au XV^e siècle une pureté et une saturation des tons qui semblent indiquer une origine commune pour les recettes utilisées pour les émaux de l'aiguière ; elle a certainement communiqué son savoir directement à Constantinople et aux bulgares par la Mer Noire. Il est intéressant de constater que l'Arménie, au sud de la Géorgie, n'a livré aucun émail. Le "Pays de la Toison d'or" avait à disposition la matière première. *Le mythe des monstres vigilants et agressifs se conserve jusqu'à l'époque médiévale ; la pénurie d'or au Bas-Empire et au haut Moyen Âge fait rêver les géographes médiévaux à ces "monts d'or" figurés sur les cartes du VII^e siècle. Les "montes aurei" sont dans le Caucase, près du "pays des Dragons et des Gryphons", juste*

⁸⁸ J. Philippe, *Le Monde byzantin dans l'histoire de la verrerie, V^e - XV^e siècle*, Bologne, 1970, 12-13.

⁸⁹ Pour l'historique : A. Djavakhichvili & G. Abramichvili, *L'or et les émaux de Géorgie*, Paris, 1986, p. 98-102. – Cat. exp. *Orfèvrerie Géorgienne du VII^e au XIX^e siècle*, Genève, 1979.

avant le "Paradis" et le "jardin d'Eden"⁹⁰. Les griffons d'Agaune ont non seulement le traditionnel bec d'aigle, mais également la tête d'oiseau, ce qui est plus rare : au fait, Prométhée, dont le foie était perpétuellement rongé par un aigle, n'at-il pas été enchaîné dans le Caucase ?

Nikodim Kondakov, le premier scientifique à avoir distingué une catégorie d'émaux de production géorgienne, l'a fait en fonction de trois critères : la qualité et la saturation des tons, la grossièreté du dessin (sic !), ainsi que la présence de texte en langue géorgienne⁹¹. Nous pensons que cet auteur – qui définit l'art de pure souche byzantine comme étant celui de qualité optimale et déprécie à plusieurs reprises les œuvres qui ne font pas partie de cette production⁹² – est à l'origine de ce point de vue qui a fait lentement, mais sûrement son chemin : la Géorgie doit tout à la métropole, et l'art géorgien n'est qu'une variante provinciale de l'art byzantin. Byzance a trop souvent imposé les droits de son passé historique. La difficulté d'attribution d'une patrie aux émaux de l'aiguière est intimement lié à ce phénomène, et le problème n'avait jamais été saisi par le bon bout.

– Bourse des saints "Innocent et Candide" (142 x 50 x 128 mm)

La petite bourse-reliquaire du trésor de Saint-Maurice porte le nom des deux saints "Innocent et Candide", gravés sur la face antérieure (fig. 10 et 11). C'est le dernier objet conservé qui vint enrichir le trésor jusqu'au XII^e siècle. Les chroniques nous apprennent que le pèlerinage continuait à être fréquenté, mais la vie des "canonici" ne paraît pas avoir suscité grande bienveillance à l'égard de l'abbaye⁹³. Cette bourse, généralement considérée comme carolingienne – excepté par Edouard Aubert, qui la date du XII^e siècle⁹⁴ –, est agrémentée d'un perlé sur les arêtes. Elle est ornée, d'un côté, d'un arbre de vie formant rinceaux sur trois niveaux et, de l'autre, de cabochons translucides disposés en forme de croix. La facture de l'objet évoque une autre bourse du IX^e siècle, conservée dans le canton de Schwyz : le coffret de Muotathal⁹⁵. Ce dernier, tout comme celui de Coire, est une bourse pour la réserve eucharistique ou "chrismale"⁹⁶ et comporte un décor de grappes de raisin et de formes géométriques ; les arêtes sont également renforcées d'un grènetis.

Nous évoquons ici l'hypothèse d'une datation au X^e siècle pour cette bourse, émise

⁹⁰ Christiane Eluère, *Les secrets de l'or antique*, Paris, 1990, p. 33.

⁹¹ Nikodim P. Kondakov, *Histoire et monuments des émaux byzantins*, Francfort-sur-le Main, 1892, p. 357-358, p. 144 : "la grossièreté de la figure et du dessin témoignent suffisamment d'un travail géorgien".

⁹² Nikodim P. Kondakov, 1892 (voir note 91), p. 125, p. 127, p. 144. – Voir déjà les reproches que lui adresse Schalva Amiranachvili 1962 (voir note 51), p. 6.

⁹³ Jean-Marie Theurillat, 1974 (voir note 63), p. 7.

⁹⁴ Edouard Aubert, 1872 (voir note 20), p. 145-146.

⁹⁵ Victor Heinrich Elbern, *Das frühmittelalterliche Bursen-reliquiar von Muotathal*, dans *Corolla Hermitana, Festschrift Linus Birchler*, Olten, 1964, p. 15-31.

⁹⁶ Voir, en premier lieu, pour le mot chrismale : Marie-Madeleine Gauthier, *Le coffret de Mortain (Manche)*, dans *La Neustrie*, 1989, (voir note 25), p. 295-296, avec renvois bibliographiques.

par Victor Heinrich Elbern⁹⁷. L'argumentation pour une datation tardive se base sur le fait que l'arbre serait d'un graphisme relativement complexe pour l'époque carolingienne, et surtout sur l'agencement symbolique en forme de croix des cabochons et la manière dont ils sont sertis. Partisan d'une datation haute, nous proposons, à titre comparatif, le coffret portatif de Sens, en cuivre doré sur âme de bois avec cabochons, daté du VIII^e siècle dans le catalogue *Trésor des églises de France*⁹⁸. Par sa forme, la petite bourse en bronze doré du VIII^e siècle, acquise par le Musée de Cluny, avec les représentations de la Vierge à l'enfant entre Pierre et Paul, inviterait également à une datation haute⁹⁹. D'après Pierre Bouffard, il s'agit probablement du travail d'un orfèvre local ; Jean-Marie Theurillat, quant à lui, pense plutôt à un travail nordique, opinion à laquelle nous souscrivons¹⁰⁰. L'œuvre semble par sa typologie, ainsi que par le traitement et l'ordonnance des cabochons, s'intégrer dans

la lignée de la "*Stefanusbursa*" de Vienne, de l'école rémoise du IX^e siècle¹⁰¹.

Sion

Les archives épiscopales de Sion ont été détruites lors de l'incendie de 1788. Ne restent que les archives du Chapitre. Aussi l'histoire du diocèse de Sion avant l'an Mil demeure-t-elle difficile à cerner. Un récent article de synthèse, faisant suite aux fouilles de la cathédrale paléochrétienne de Martigny, apporte un peu de lumière sur cette période valaisanne trop peu documentée¹⁰². On sait désormais que le siège épiscopal est à Sion dès 585 au plus tard. Les chanoines séculiers du Chapitre de Sion logeaient certainement autour de la première cathédrale, dont les fondations ont été retrouvées au pied du mont de Valère : *l'ecclēsia cathedralis sedunensis*, ravagée par un incendie en 1010. Un acte de 1168 mentionne l'obligation de résidence des chanoines à Valère. Peu avant cette date, *l'ecclēsia Valeria* ravissait son titre de cathédrale à *l'ecclēsia cathedralis sedunensis* de la vieille ville, mais entre 1212 et 1216, elle fut obligée de céder une partie de ses prérogatives à la nouvelle cathédrale consacrée à Notre-Dame du Glarier (*ecclēsia inferior*). Ce que l'on sait avec certitude, c'est que Sion, dès l'époque mérovingienne, battait également

⁹⁷ Victor Heinrich Elbern, dans *Das erste Jahrtausend*, Düsseldorf, 1962, p. 65, n°292 ; *id.*, 1971/74 (voir note 54), p. 53-55. – Pour le sertissage : Karl Hermann Usener, *Zur Datierung der Stephanusbursa*, dans *Festschrift H. Schnitzler*, Düsseldorf, 1965, p. 37-43, et surtout Jacqueline Seliegmann, *L'orfèvrerie carolingienne : son évolution. Recherches sur les gemmes – leurs montures – et leurs groupements*, dans *Travaux des étudiants du groupe d'histoire de l'art de la Faculté des Lettres de Paris*, Paris, 1928, p. 143-144, p. 160, p. 166.

⁹⁸ Cat. exp. *Trésors des églises de France*, Paris, 1956, Cat. 814, p. 432-443, Pl. 13.

⁹⁹ Jean-Pierre Caillet, *L'antiquité tardive, le haut moyen-âge et Byzance au Musée de Cluny*, Paris, 1985, p. 227-228.

¹⁰⁰ Pierre Bouffard, 1974 (voir note 37), p. 78. – Jean-Marie Theurillat, 1974 (voir note 63), p. 8.

¹⁰¹ Marc Rosenberg, *Das Stefanusreliquiar im Lichte des Utrechtsalter*, dans *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen* 43, 1922, p. 169-184. – Karl H. Usener 1965 (voir note 37), p. 37-43.

¹⁰² François-Olivier Dubuis & Antoine Lugon, dans *Vallesia* XLVII, 1992 (voir note 12).

monnaie, et qu'elle exploita son atelier jusqu'au XI^e siècle¹⁰³.

Reliquaires et pièces du trésor

– Ivoires : boîte médicinale et pyxide (110 x 75 x 30 mm / haut. : 83 ; diamètre : 110 mm)

Les plus anciens objets conservés au trésor de Sion sont importés : en effet, le travail de l'ivoire n'est pas attesté en Suisse aux V^e et VI^e siècles¹⁰⁴. Une boîte médicinale des années 400, avec les représentations d'Esculape et Hygie, a été transformée en reliquaire (fig. 12)¹⁰⁵. Le trésor de Coire conserve également une boîte médicinale avec Esculape, trouvée dans un autel de la cathédrale en 1943. D'autres découvertes de reliquaires dans des autels sont à signaler à Paspels, dans les Grisons (une petite cassette à reliques du VI^e siècle, ainsi qu'une pyxide en bois de cerf du VII^e siècle), et à Entlebuch (bourse en ivoire de la première moitié du XII^e siècle)¹⁰⁶.

Une pyxide du VI^e siècle avec une scène de la résurrection représente le premier objet liturgique conservé connu (fig. 13 et 14)¹⁰⁷. Sur cette partie de défense d'éléphant, sont représentés : deux femmes au tombeau, un ange au sépulcre, six soldats terrassés, ainsi que Pierre et Paul. Cet objet liturgique, tout comme les derniers ivoires antiques, est certainement une production de l'Orient méditerranéen¹⁰⁸. Lui sont apparentés : une pyxide conservée à New York, ainsi que le diptyque de Ravenne et, dans une moindre mesure, une pyxide du VI^e siècle au Musée de Cluny, avec la Samaritaine au puits et des scènes de miracles¹⁰⁹.

Ces objets liturgiques du haut Moyen Âge renfermaient des hosties et servaient d'ornement d'autel, soit posés dessus, soit suspendus par une chaînette. Sur l'exemple sédunois, on peut encore voir des traces de point d'attache pour les chaînes. Le col et le fermoir en bronze sont une adjonction tardive.

¹⁰³ Marius Besson, 1910 (voir note 2), p. 102-107. – Daniel Thurre, 1992 (voir note 8), p. 26 et 104-105.

¹⁰⁴ Wolfgang Fritz Volbach, *Frühmittelalterliche Elfenbein Arbeiten in der Schweiz*, dans *Actes du IIF Congrès international*, sept. 1951, Lausanne, Olten, 1954, p. 99-106.

¹⁰⁵ E. aus'm Weerth, *Eine Römischen Taschen-Apotheke von Elfenbein*, dans *Bonner Jahrbuch* 52, 1872, p. 127-128. – Felix Staehlin, *Die Schweiz in Römischer Zeit*, Basel, 1948, p. 486-487. – Marius Besson, 1910 (voir note 2), p. 19, Pl. V. – Wolfgang Fritz Volbach, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters*, Mainz, 1952 et 1976, n° 76, p. 111, Taf. 89.

¹⁰⁶ Heinz Horat, *Ein Bursenreliquiar aus dem Entlebuch*, dans *ZAK* 39, 1982, p.58-75. – Wolfgang Fritz Volbach, *Silber-, Zinn- und Holzgegenstände aus der Kirche St. Lorenz bei Paspels*, dans *ZAK* 23, 1963/64, p.75-82. – C. Caminada, *Der Hochaltar der Kathedrale von Chur*, dans *ZAK* 7, 1945, p.23-38. – Rudolf Schnyder, 1979 (voir note 3), p. 176 et 180. – Pour ce matériel : Helmut

Buschhausen, *Die spätrömischen Metallscrinia und frühchristlichen Reliquiare*, Wien, 1971.

¹⁰⁷ Marius Besson, 1910, (voir note 2), p. 20, Pl. VI-VII. – A. Frolow, *Une sculpture pré-romane du cloître d'Elne*, dans *Cahiers archéologiques* 4, 1949, p. 66. – Selon Wolfgang Fritz Volbach, 1952 (voir note 105), il s'agirait d'un travail copte ; il est difficile, aux vues des connaissances actuelles, d'envisager cette région.

¹⁰⁸ Jean-Pierre Caillet, *L'origine des derniers ivoires antiques*, dans *Revue de l'Art* 72, 1986, p. 7-15.

¹⁰⁹ Jean-Pierre Caillet, 1985 (voir note 99), p. 113-115.

– *Bourse d'Amalric* (100 x 45 x 95 mm)

Une petite bourse-reliquaire en ivoire au décor simple et géométrique est connue sous le nom d'« Amalric » (fig. 15). Gravé sur une plaque de plomb, le nom correspond certainement à celui du propriétaire de l'objet. L'analyse paléographique propose le VIII^e siècle pour l'exécution de cette œuvre¹¹⁰. Par le type de travail et le décor, on peut le rapprocher du reliquaire d'Albepierre (Cantal). Ce coffret en os sur âme de bois reste mal daté : la chronologie relative s'insère entre les VI^e et VII^e siècles¹¹¹.

– *Capsa-reliquaire d'Althée* (150 x 60 x 160 mm)

La *capsa*-reliquaire carolingienne, commandée par *Altheus*, abbé de Saint-Maurice et évêque de Sion (772-814), est particulièrement intéressante (fig. 16 et 17)¹¹². À la base, se trouve l'inscription suivante : + HANC CAPSAM DICATA(M) IN HONORE SCTE MARLÆ ALTHEUS EPS FIERI ROGAVIT (soit : *En l'honneur de la sainte Vierge Marie, l'évêque Altheus a fait réaliser ce coffret*). Le texte, d'après les critères paléographiques, est datable des années 800. Disposé sur deux re-

gistres séparés par un rang perlé, il est encadré sur les côtés par deux paires d'animaux marins fabuleux disposés en S.

Altheus est cité comme trentième abbé par la chronique de l'Abbaye de Saint-Maurice. Vers le milieu du VIII^e siècle, l'ancienne basilique d'Agaune fut rasée. La reconstruction eut lieu sous son abbatiat. Des liens de parenté entre l'abbé et Charlemagne ont été supposés ; ceux-ci auraient facilité le financement de l'agrandissement de l'abbaye, rendu nécessaire du fait de l'affluence des pèlerins. Sans être forcément apparenté à l'empereur, il a dû avoir des rapports étroits avec la dynastie carolingienne. Charlemagne aurait passé quinze jours à Saint-Maurice, à l'issue desquels il se serait rendu à Rome, en compagnie de l'abbé, lequel reçut à cette occasion un privilège papal : une bulle d'Adrien I^{er} confirme les privilèges de l'abbaye, ainsi que la donation de nouveaux domaines situés en France. Le coffret d'*Altheus*, d'après le texte de dédicace, n'est pas un don, mais bien une commande faite par l'Abbé. Le prélat a-t-il donné l'ordre d'exécuter ce reliquaire par pure piété, ou s'agit-il d'un acte de propagande en relation avec une date jubilé ? Autant de questions qui resteront sans doute sans réponse, d'autant plus que l'on ignore quelles étaient les reliques conservées à l'intérieur. On peut supposer que le reliquaire a été élaboré pour une église mariale du diocèse, certainement pour la cathédrale elle-même, dont les fondations carolingiennes ont été retrouvées sous l'édifice actuel. Le SANCTE MARLÆ peut également signifier que l'écrin a été conçu pour recevoir des reliques mariales. Althée s'en serait-il procurées

¹¹⁰ Carl Pfaff & Christoph Jörg, 1977 (voir note 44), p. 92-93 ; lu comme *Adalricus*. – Voir aussi : Heinz Horat, 1982 (voir note 106), p. 70. – Ernst A. Stückelberg, *Aus der christlichen Altertumskunde*, Zürich, 1904, p. 45-50. – Victor Heinrich Elbern, *Ein neuer Beitrag zur Ikonographie des Unfigürlichen*, dans *Das Münster* 25, 1972, p. 313-324.

¹¹¹ Jean-Pierre Caillet, *L'ivoire et l'os*, dans *Naissance des arts chrétiens*, Paris, 1991, p. 324-333 ; Albepierre, p. 329.

¹¹² Daniel Thurre, *Le-reliquaire d'Altheus, évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice*, dans *Helvetia Archaeologica* 95 / 96, 1993, p. 126-177. – Cette étude nous dispense de reprendre ici de nombreux renvois.

lors de son voyage à Rome, soutenu dans sa démarche par Charlemagne ? L'empereur lui-même semblait en posséder, puisque son "talisman", aujourd'hui conservé au trésor de Reims, renferme des cheveux et du lait de la Vierge.

La face principale du reliquaire comprend quatre compartiments encadrés d'un rang perlé. Les deux sections inférieures sont ornées d'un arbre de vie, alors que les sections supérieures renferment deux figures en relief, avec l'inscription : + SCA MARIA, + SCS IOHANNES. Sur les petits côtés se trouvent, de part et d'autre, deux personnages représentés de manière analogue, en buste, bénissant d'une main (pouce et auriculaire se touchant) et tenant une croix gemmée légèrement évasée de l'autre. Leurs têtes sont recouvertes d'un voile et nimbées. Encadrés d'un perlé, les protagonistes sont surmontés d'un anneau auquel était rattaché primitivement une sangle permettant le port du reliquaire en bandoulière. La boucle de suspension s'inscrit dans un perlé formant une étoile à cinq branches, surmonté d'un arbuste à trois étages. La stylisation de ce dernier se rapproche de nombreuses représentations attestées de ceps de vigne. S'il s'agit bien de pieds de vigne, le reliquaire peut être considéré comme bourse portative eucharistique.

La face postérieure a été restaurée en 1673 par l'orfèvre Johann Nikolaus Rysss, issu de la célèbre dynastie Ryss qui œuvra à Sion au XVII^e siècle. Deux plaques émaillées de format trapézoïdal – ainsi qu'un médaillon –, représentent des ecclésiastiques en buste, avec

tonsure et vêtements liturgiques. De nombreux auteurs, de Marc Rosenberg à Günther Haseloff, ont supposé que le reliquaire a été produit à Saint-Maurice ou à Sion, ou encore dans la région de Milan ; quelques autres lui attribuent une origine au nord des Alpes. Bien que nous ne puissions pas en fournir la preuve formelle, nous affirmons que ces émaux se trouvaient sur le reliquaire initialement et qu'ils n'ont pas été prélevés ailleurs et rapportés. On peut déjà constater que leur nouvelle mise en place au XVII^e siècle ne respecte pas les angles respectifs d'inclinaison des côtés, et qu'il y a eu inversion !

À la suite d'une étude approfondie des émaux et du travail au repoussé, nous sommes parvenus aux conclusions suivantes¹¹³ :

– les émaux représentent très certainement les quatre docteurs de l'Église, et non pas, comme toujours mentionné, les quatre évangélistes ; ils étaient sur le reliquaire dès l'origine et, par l'intermédiaire de manuscrits, supportent une comparaison stylistique avec les figures repoussées sur l'autre face.

Le diptyque en ivoire de Boèce, conservé au *Museo Cristiano* de Brescia, a été produit à Rome en 487. L'intérieur de ses volets a été décoré au VII^e siècle à des fins liturgiques : on y trouve une représentation de Jérôme, Augustin et Grégoire à mi-corps, de face, dans une attitude similaire. Vêtus d'une aube, ils se dégagent sur un fond bleu-verdâtre. La main gauche voilée tient un livre et la droite ac-

¹¹³ Daniel Thurre (voir note 112), dans *Helvetia Archaeologica* 95 / 96, 1993, p. 126-177.

complit le geste de bénédiction. Les regards sont fixes, et les physionomies sont différenciées par la chevelure seulement ; les cous se dégagent de la même manière qu'à Sion. Nul doute que ce type de représentation était familier au maître d'*Altheus*.

– ces émaux ont été exécutés au cours de la dernière décennie du VIII^e siècle dans le diocèse de Salzbourg, aire artistique jamais envisagée dans le trop célèbre débat nord/sud engagé dès le début de ce siècle¹¹⁴. Il suffit, en effet, de faire la comparaison avec la représentation de saint Jean Chrysostome provenant de Salzbourg du début du IX^e siècle (ÖNB. cod. 1007, fol. 1 v^o) et surtout, avec la représentation de saint Jean dans l'Évangélaire de Cutbercht, de la fin du VIII^e siècle (ÖNB Cod. 1224, fol. 165 v^o). Si l'on considère la production manuscrite du diocèse de Salzbourg à la fin du VIII^e et au début du IX^e siècle - d'après les œuvres conservées - force est de constater que quinze manuscrits, soit environ le tiers de l'ensemble, ont trait aux textes ou commentaires des Pères de l'Église. Les noms des *scriptoria* sont connus : Freising, Regensburg, Tegernsee, Salzbourg.

¹¹⁴ Par exemple : Martin Conway, *A Dangerous Archaeological Method*, dans *Burlington Magazine* 23, 1913, p. 347. – Marc Rosenberg, *Erster Zellschmelz Nördlich der Alpen*, dans *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlung* 39, 1918, p. 16. – Otto Homburger, 1954, 348 : "Vermutlich ist es in St-Maurice entstanden". – Edouard Salin, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes, les laboratoires* Vol. IV, Paris, 1959, p. 395. – Wolfgang F. Volbach, *L'empire carolingien*, Paris, 1968, p. 217. – Günther Haseloff, 1992, p. 83-84. – Victor Heinrich Elbern, 1988 (voir note 25), p. 23-24, parle du relief central de la croix de Brescia (aire de Salzbourg), qu'il met en relation avec les figures repoussées du coffret d'Althée (Fillitz est cité pour le *Stilpluralität* de l'époque et de cette région) ; les émaux n'avaient jamais été mis en relation avec cette aire artistique.

– ces perspectives nouvelles sont appuyées par des données historiques concernant *Altheus* : l'abbé-évêque était présent au Concile de Tegernsee pour régler un différend entre cette ville et Freising avant 798, où il a co-signé avec Arn de Salzbourg, qui ne portait pas encore le titre d'archevêque¹¹⁵. Althée a certainement eu l'occasion de voir l'art qu'on exerçait dans les monastères environnants et de confier à un atelier l'exécution de la bourse-reliquaire qu'il désirait pour sa cathédrale.

– l'argent repoussé est une technique parfaitement maîtrisée au sud des Alpes, alors que le nord nous a plutôt légué des reliquaires couverts de cuivre (Coire, Beromünster) ou de bronze (*Stefanusbursa*, Ennabeuren).

– en ce qui concerne le travail au repoussé, les plis tubulaires des vêtements de Marie et de saint Jean se retrouvent tels quels chez les apôtres de la Table canon des Évangiles de Cutbercht, produits à Salzbourg par un moine anglais vers 784, ou encore sur les frontispices aux évangélistes du même manuscrit. La représentation en pleine page de saint Jean, par exemple, évoque par ses plis les figures repoussées et, par le dessin de son visage, les émaux. Les chevelures, rythmées de stries, sont restituées exactement de la même manière. Le fait qu'un évangéliste soit tonsuré

¹¹⁵ MGH *Concilia* T. II, *Concilia ævi karolini I, Pars I*, p. 231. L'éditeur du texte a su identifier deux autres évêques sans indication du titre, dont Arn de Salzbourg, ce qui lui permet de situer l'arbitrage avant 798, du fait qu'il n'a pas encore le titre d'archevêque. – Althée figure *Inprimis*, dans l'édition de J. F. Schannat & J. Hartzheim, *Concilia Germaniæ* T. 1, Köln, 1759 / rééd. 1970, p. 384, en relation avec la date 804, mais il est question de deux étapes chronologiques bien distinctes.

est relativement rare. Cette particularité semble confirmer que les mêmes sources iconographiques ont été exploitées. Des liens entre cet enlumineur et l'art de sa patrie peuvent être établis lorsque l'on considère le *Codex Aureus* de Stockholm, produit à Canterbury vers 750. La pleine page représentant saint Matthieu est évocatrice. Le symbole de l'évangéliste effectuée de la main droite une gestuelle maniérée qui rappelle celle des figures repoussées (il s'agit d'une bénédiction à l'orientale dans les deux cas). On retrouve trois plis sur le manteau recouvrant l'épaule gauche, un cou dégagé nettement, comme sectionné, et une main voilée tenant l'Évangile.

Des liens entre Rome et Salzbourg sont effectifs sous Honorius I^{er} (625-638), comme il ressort des sources : l'« itinéraire salzbourgeois » *Notitia ecclesiarum urbis Romæ*, se présente comme un guide pour les pèlerins du nord ; pour le milieu du VII^e siècle, le même type de lien existe entre Rome, Vienne et Würzbourg, avec le manuscrit *De locis sanctis Martyrum quæ sunt foris civitatis Romæ*¹¹⁶. À l'époque carolingienne, les artistes salzbourgeois connaissaient la production romaine. La fresque de l'Ascension à San Clemente, avec la représentation du pape Léon III (795-816), confirme des parallèles stylistiques entre ces deux villes, de même que les têtes d'apôtres en médaillon de la chapelle San Zeno, à Sainte

Praxède : les têtes sont proches de celles des docteurs du coffret d'Althée¹¹⁷.

La difficulté essentielle de toute étude stylistique réside dans le fait que le Valais se situe au carrefour des nations européennes et des peuples qui les ont constituées¹¹⁸. La *cap-sa-reliquaire d'Altheus* du trésor de Sion se révèle être une des pièces conservées les plus significatives pour la compréhension des échanges en milieu alpin à l'époque carolingienne, avant le développement de l'art de la cour impériale.

En guise de conclusion

Des dons de pèlerins ou d'empereurs, en passant par les commandes officielles – à l'extérieur de la communauté religieuse ou au sein même de celle-ci –, le problème de la constitution des trésors au cours du haut Moyen Âge s'avère complexe¹¹⁹, et ce d'autant plus que les témoignages sont rares et mal documentés. Le pendant direct qui offrirait un éclairage à notre problématique est la connaissance – ou reconnaissance – d'ateliers d'orfèvrerie. Plusieurs auteurs ont constaté, sans pouvoir nommer de centre de production, que les objets orfévrés les plus impor-

¹¹⁷ Gulielmo Matthiae, *Pittura romana del Medioevo*, Roma, 1965, Pl. entre p. 228-229. – Rotraut Wissikirchen, *Die Mosaiken der Kirche Santa Prassede in Rom*, Mainz, 1992, p. 55.

¹¹⁸ Hermann Fillitz, *Die italienische Kunst des 8. Jahrhunderts als Voraussetzung der Kunst am Hofe Karls des Grossen*, dans *Settimane di Studio del Centro Italiano dei Studi sull'Alto Medioevo XX / 1972*, Spoleto, 1973, p. 783-802.

¹¹⁹ Voir à ce propos Jean-Pierre Caillet, *Les trésors ecclésiastiques, de l'Antiquité tardive à l'époque romane : permanences de l'esprit des origines*, dans *Trésors et routes de pèlerinages*, Conques, 1994 (note 1), p. 33-44.

¹¹⁶ Arne Effenberger, *Frühchristliche Kunst und Kultur von den Anfängen bis zum 7. Jahrhundert*, München, 1986, p. 36.

tants conservés pour le haut Moyen Âge sont issus d'ateliers monastiques. Nous ne réali-
menterons pas ici le traditionnel débat Nord
des Alpes / Sud des Alpes ou production lo-
cale, mais citons, à titre indicatif, deux points
de vues représentatifs :

Günther Haseloff, nous l'avons vu, a été
confronté à une région frontière entre les
cultures alamanes et burgondes. Une autre
lecture est celle de Joachim Werner, dans son
étude du coffret de *Warnebertus* à Be-
romünster : pour le VII^e siècle et la fin de
l'époque mérovingienne, il fait allusion à une
zone tampon entre les deux grandes cultures
germanique et byzantine¹²⁰.

Se pose également la question de la pos-
sibilité d'artistes itinérants : *Du V^e au X^e siècle,
des évêques, des abbés amis des arts se recomman-
dent des artistes, les envoient d'un diocèse à
l'autre. Les techniques de l'orfèvrerie étaient si
savantes qu'il fallait qu'elles eussent été acquises
par un long apprentissage commencé tôt : celui-ci
pouvait-il être mené simultanément aux études
livresques et aux exercices spirituels par les ado-
lescents promis à la cléricature ?*¹²¹.

Il va de soi que, pour une meilleure
compréhension de la problématique, on ne
saurait considérer que les trésors helvétiques
(voire qu'une partie de ceux-ci). Il faudrait
pouvoir tenir compte des trésors de centres

limitrophes, essentiellement en Italie du nord,
avec Aoste, Milan, Monza, Pavie et Vercelli.
Une étude complémentaire de ceux-ci, avec
dépouillement des sources, permettrait d'ap-
profondir nos connaissances sur l'interaction
entre les deux aires géographiques des ver-
sants des Alpes. Salzbourg, Saint-Gall et Coire
sont trois lieux ayant produit ou conservé des
œuvres au répertoire insulaire qui méritent
également l'attention soutenue de la recher-
che.

Il existe beaucoup de centres de pro-
duction, chacun avec ses particularités et ses
zones d'influences. Celtes, Lombards, Ala-
mans ou Burgondes échangent leurs cultures
respectives, s'assimilent et se rejettent tour à
tour dans un tourbillon qui n'a laissé que de
trop rares témoins, parfois difficiles à ques-
tionner. L'inventaire de ces œuvres reflète
souvent moins les conditions de production
que de conservation, et les esquisses successi-
ves de ces traces artistiques ne permettent
guère, pour l'instant, de dresser de bilan
réellement satisfaisant pour l'art des trésors
d'églises au cours du haut Moyen Âge.

Daniel THURRE

Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique

Texte dédié à Françoise Vannotti

¹²⁰ Joachim Werner, *Zur Ornamentgeschichtlichen Ei-
nordnung des Reliquiars von Beromünster*, dans *Actes du III^e Con-
grès international*, sept. 1951, Lausanne, Olten, 1954, p. 110 : "eine
Kontaktzone zwischen byzantinischem und germanischem Kunststil".

¹²¹ Marie-Madeleine Gauthier, *Le trésor de Conques*, dans
Rouergue roman, La Pierre-qui-Vire, 1968, p. 121-122. – Richard
Karcher, *Das deutsche Goldschmiedehandwerk bis ins 15. Jahrhun-
dert*, Leipzig, 1911 (nombreuses sources).



Fig. 1 : Ludwig Vogel, dessin au crayon de 1820. Zurich, Musée national (d. r.).



Fig. 2 : Objets du premier millénaire conservés au trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice : vase de sardonyx, coffret de Teuderic, aiguière dite « de Charlemagne », bourse-reliquaire (cliché de l'auteur).



Fig. 3 : Vase de sardonyx, travail du I^{er} siècle avant J.-C., avec monture du milieu du VII^e siècle (cliché Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).



Fig. 4 : Vase de sardonyx, décor du pourtour, d'après E. Aubert, 1872 (d. r.).

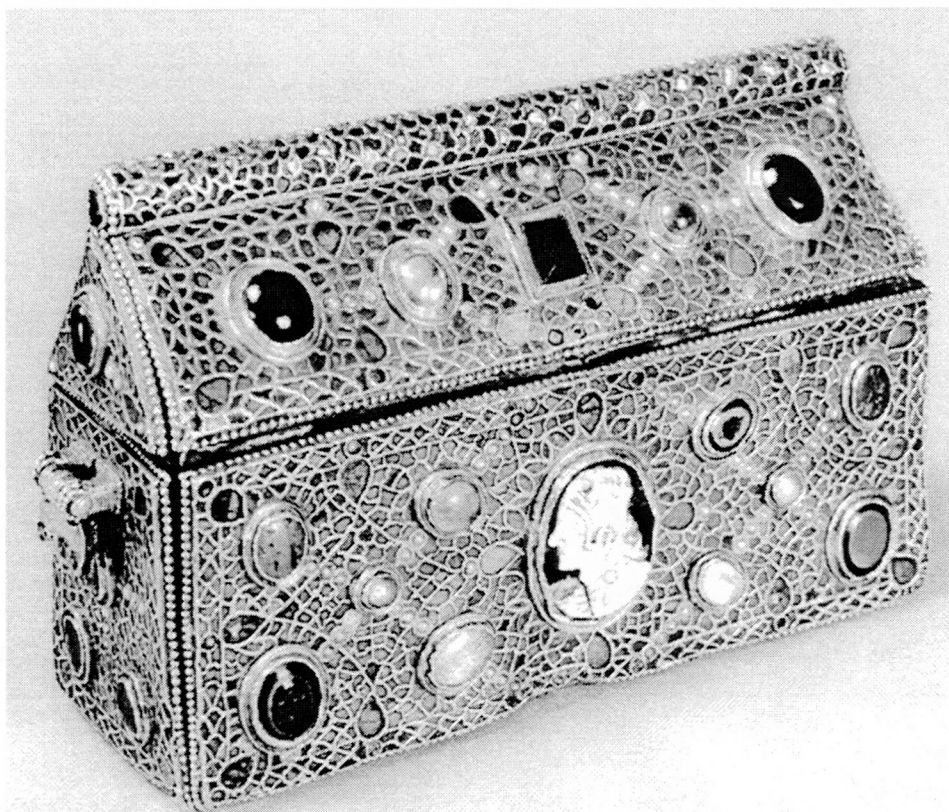


Fig. 5 : Coffret de Teuderic, ouvrage du milieu du VII^e siècle
(cliché Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).

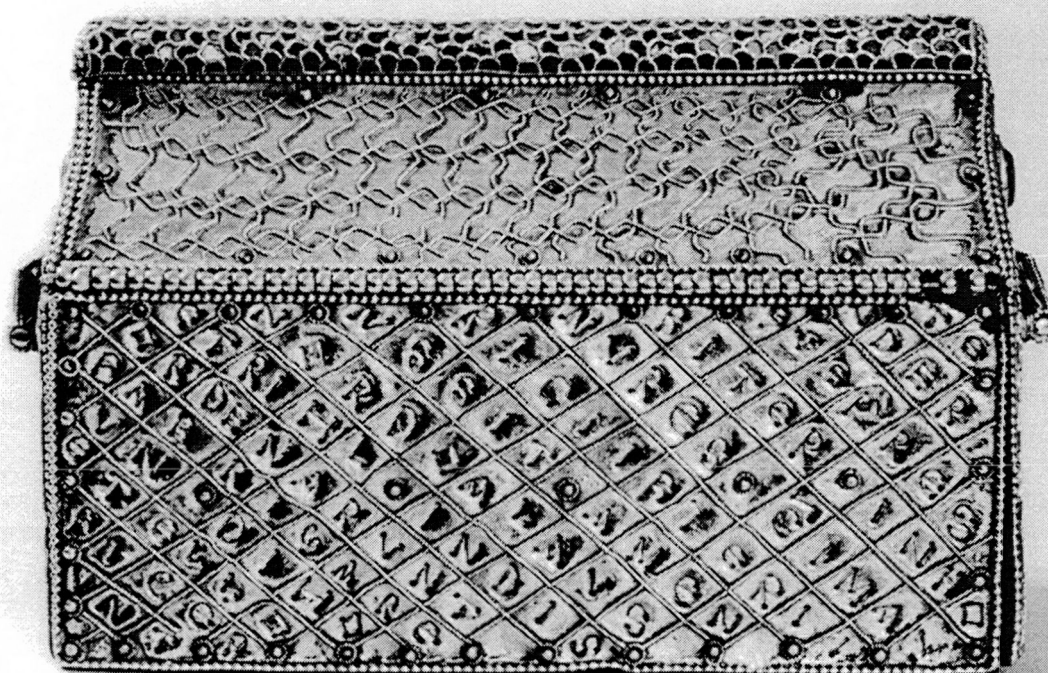


Fig. 6 : Coffret de Teuderic, revers avec texte de dédicace
(cliché Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).

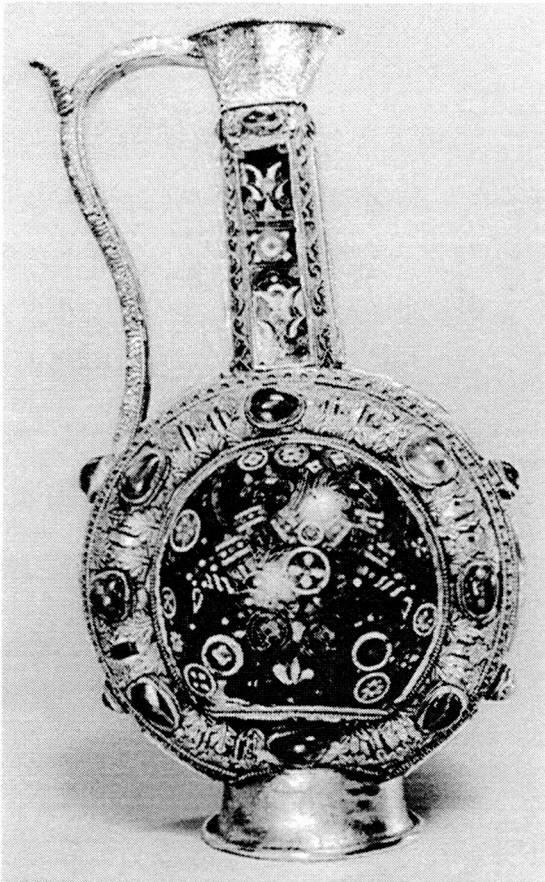


Fig. 7 : Aiguière dite « de Charlemagne », côté griffons. Emaux cloisonnés du IX^e s. (?) et travail orfèvre de la 2^e moitié du IX^e s. (cliché G. et A. Zimmermann, Genève).

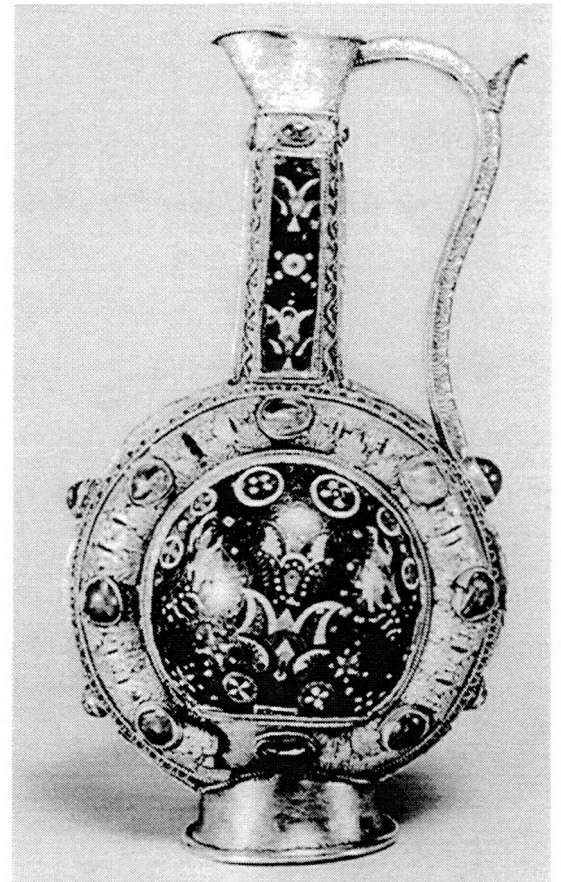


Fig. 8 : Aiguière dite « de Charlemagne », côté lions (cliché Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).

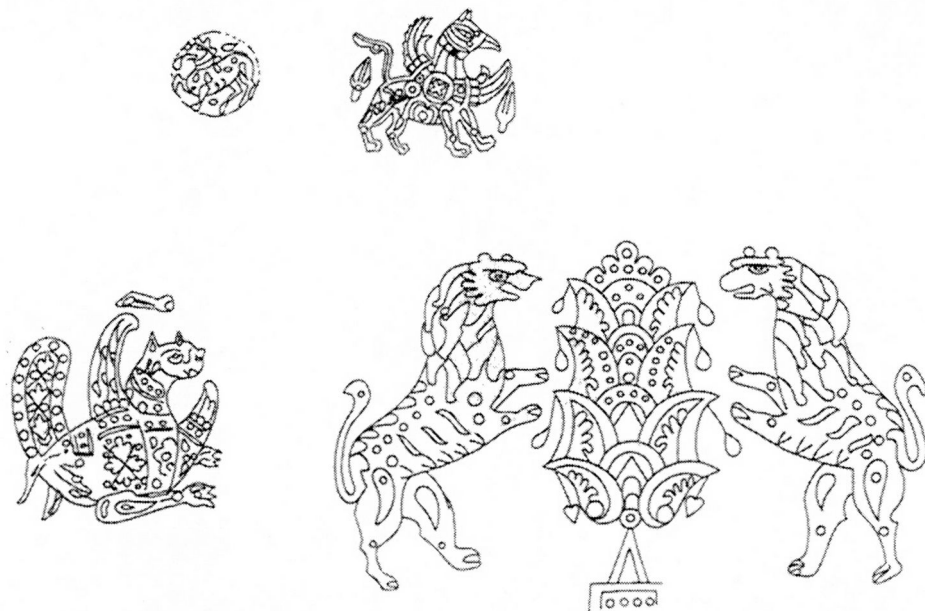


Fig. 9 a-d : Représentation (à l'échelle) de la fibule de « Risano », du médaillon « Campana », d'une des plaques d'un diadème de Preslav et des lions de l'aiguière (cliché de l'auteur).

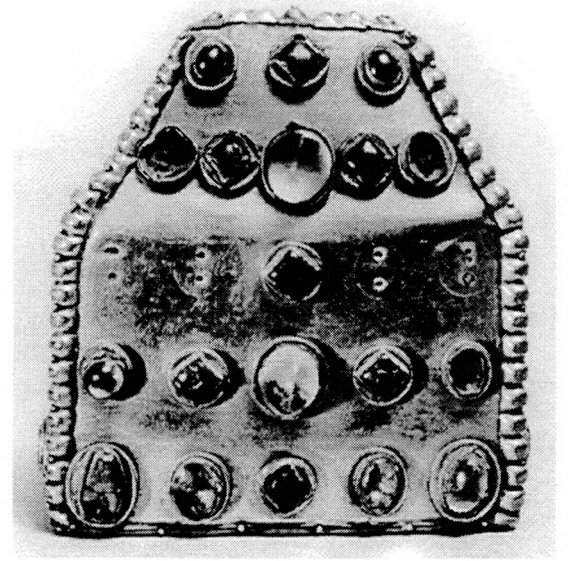
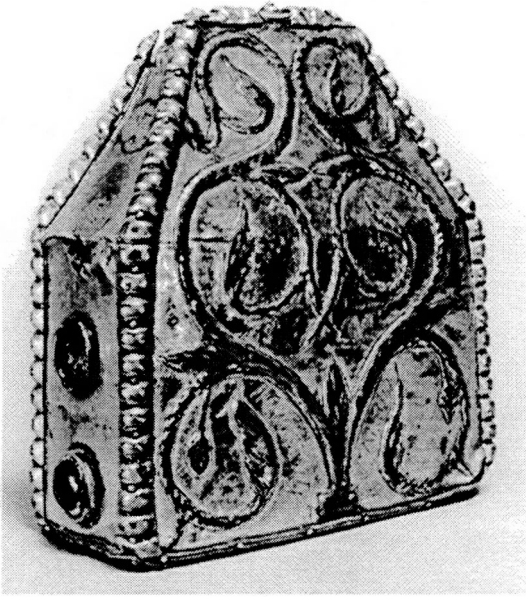


Fig 10-11 : Bourse des saints « Innocent et Candide », vue de trois-quarts et revers, VIII^e-IX^e siècles (clichés Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).

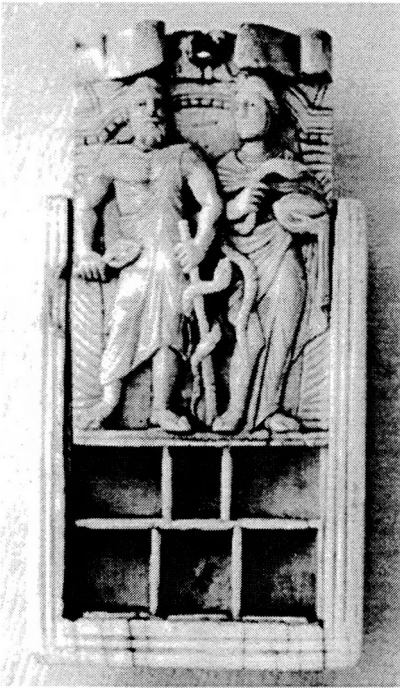


Fig. 12 (ci-contre): Boîte médicinale avec Esculape et Hygie, vers 400 (cliché de l'auteur).

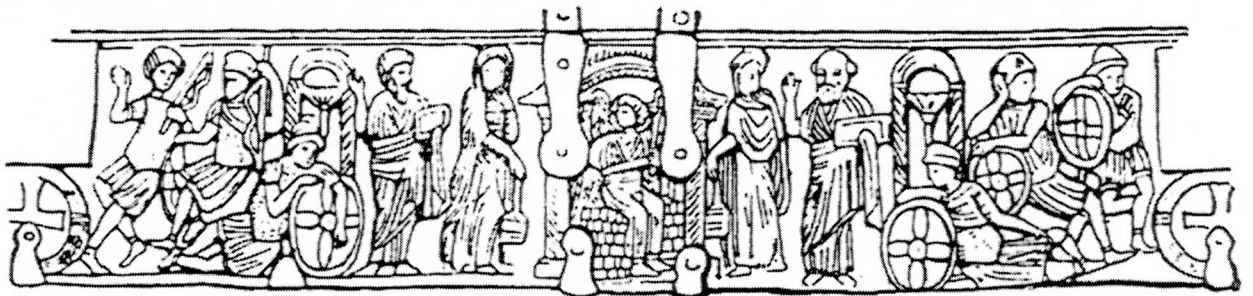


Fig. 13-14 : Pyxide du VI^e siècle avec scène de la résurrection ; et décor du pourtour, d'après M. Besson, 1910 (clichés de l'auteur).

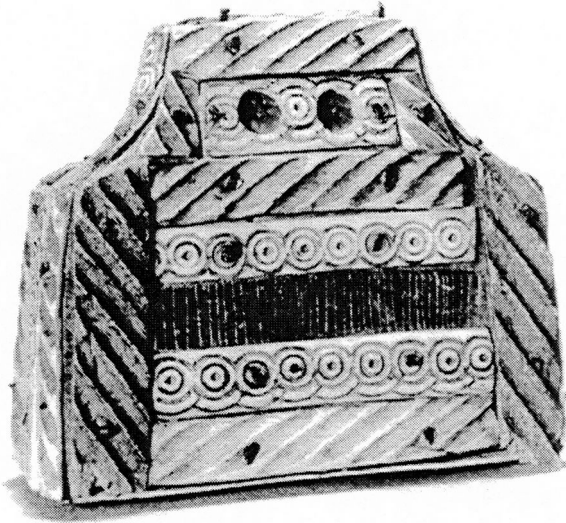


Fig. 15 (ci-contre) : Bourse d'Amalric (cliché Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).

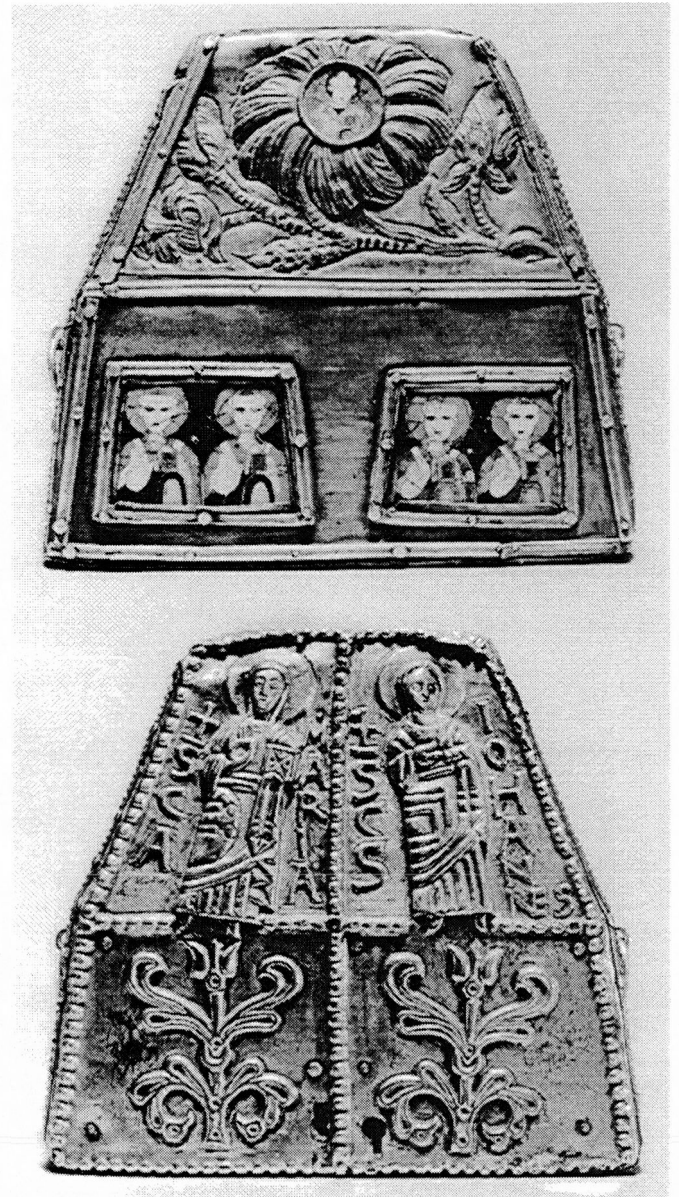


Fig. 16-17 (ci-contre) : Coffret d'Altheus. Diocèse de Salzbourg, vers 790-800 (cliché Gérard et Adriana Zimmermann, Genève).